



AMÉRIQUE FRANÇAISE

JEAN DESY	Poèmes de Manuel Bandeira
ROGER PICARD	L'enseignement de l'Histoire
PIERRE BAILLARGEON	Pastorale
DENIS NOISEUX	Expositions de peinture
FRANCE ROYER	Contes de nos villages
PAUL TOUPIN	Duhamel et les Confédérés

RECITS

JACQUELINE MABIT	D'un monde à l'autre
ADRIENNE CHOQUETTE	Les Mains
ANNE HEBERT	La Maison de l'Esplanade

NOTES

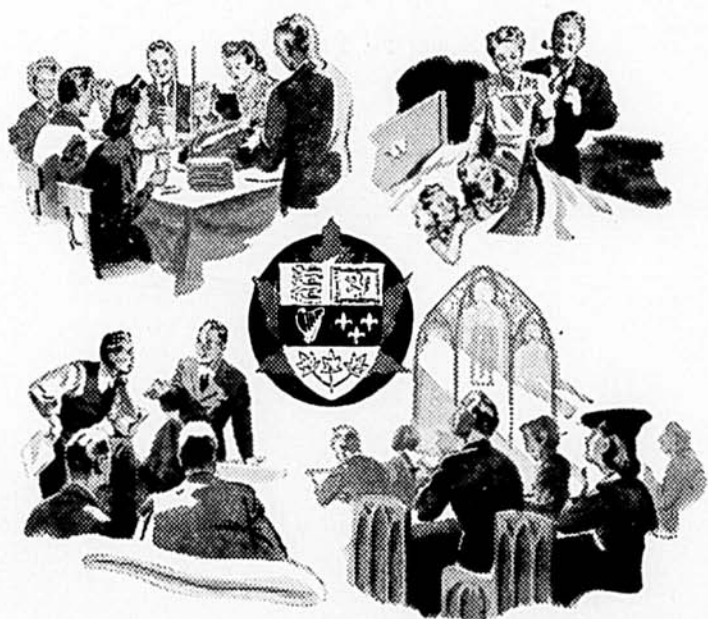
La Poésie. — Les Songes en équilibre.

Le Roman. — Chambre d'hôtel; L'honorable partie de campagne.

Littérature Générale. — Chronique des Pasquier

LE TRAVAIL et L'ÉCONOMIE

Vous assureront
LES QUATRE LIBERTÉS



**LA BANQUE D'ÉPARGNE
DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL**

Fondée en 1846

Coffrets de sûreté à tous nos bureaux

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE

3524

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE LITTÉRAIRE

COMITÉ DIRECTEUR

PIERRE BAILLARGEON, JEAN-LOUIS LANGLOIS, ROGER ROLLAND, JACQUES
LAVIGNE, JULIEN HÉBERT, JEAN PAPINEAU-COUTURE, JACQUES MELANÇON,
ANDRÉ GIROUX, JACQUES G. DE TONNANCOUR, GEORGES AMYOT, ROGER
DUHAMEL, DOSTALER O'LEARY, JEAN CUSSON, ROGER LEMELIN, PIERRE
TRUDEAU, MAURICE CUSACK, GUY FRÉGAULT.

Adresser les manuscrits à Pierre Baillargeon

BULLETIN D'ABONNEMENT.

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de un an,
six mois.

Ci-joint mandat-chèque de \$.....

Un an (10 nos) : \$3. ; six mois : \$2.

Nom

.....

. Adresse

A....., le 194..

Détacher le bulletin et l'adresser à :

Pierre Baillargeon, 546, avenue Bloomfield,
Montréal, Canada.
Tél. : TAlon 6951



la marque de l'homme
bien vêtu . . .

Avec les hommages de

Belair 3041



JEAN DORAIS

Directeur général

BUREAU NATIONAL DE RAJUSTEMENT ET DE COLLECTION

G. R. MARTINEAU,
Directeur des Services

Gérard BELAIR, B.L., A. Sc.
Directeur du Recouvrement

Jacques R. SAUCIER,
*Directeur
des Relations Extérieures*

Bureau central: Edifice des Tramways, 159 ouest, rue Craig

**ACHÈTE BIEN
QUI ACHÈTE
CHEZ**

Dupuis Frères
LIMITÉE

865 EST, RUE STE-CATHERINE,

MONTREAL

VERS DE NOEL

Miroir, mon véridique ami,
Tu réflètes mes rides,
Mes cheveux blancs,
Mes yeux myopes et fatigués.
Miroir, mon véridique ami,
Maître du réalisme exact et minutieux,
Merci, merci !

Mais si tu étais magicien,
Tu pénétrerais jusqu'au fond de cet homme triste,
Tu découvrirais l'enfant qui soutient cet homme,
L'enfant qui ne veut pas mourir,
Qui ne mourra qu'avec moi,
L'enfant qui, tous les ans, la veille de Noël,
Pense encore à mettre ses souliers dans la cheminée.

(LIRA DOS CINQUENT'ANOS)

MARIN TRISTE

Triste marin
Qui retournes à bord,
Quelles sont les pensées
Qui t'habitent ?
Quelque femme,
Amante de passage,
Laissée là-bas,
Dans un port d'escale ?
Ou ta tristesse
A-t-elle d'autres racines
Fortes, fraternelles,
Plus nobles et profondes ?

Triste marin
D'un pays lointain,
Tu passes auprès de moi
Si indifférent à tout
Que tu ne pressens pas,
Triste marin,
L'onde virile
D'affection fraternelle
Dont je t'enveloppe.

Tu vas triste et lucide.
Peut-être vaut-il mieux
Que tu retournes boire,
Triste marin.

Et moi je vais
Vers ma maison,
Comme tu vas
Vers ton navire,
Coque, hostile et sale,
Amarrée au quai.
Tout comme toi,
Triste marin,
Je vais lucide et triste.

Demain tu auras,
Sitôt parti,
Le vent du large,
Le ciel immense,
La haute mer salée !
Mais moi, marin ?
Peut-être vaut-il mieux
Que je retourne boire.

(ESTRELA DA MANHA)

CAMELOTS

Béni soi le camelot des jouets à un sou :
Celui qui vend les ballonnets de couleur,
Le petit singe qui grimpe au palmier,
Le petit chien qui agite sa queue,
Les fantoches qui boxent,
La grenouille verte qui bondit brusquement — drôle ! —,
Les minuscules stylos qui jamais n'écriront rien,
Joie du pavé.

Les uns parlent à tort et à travers :

— « Un homme arrive chez lui et dit : Mon
fils, va me chercher une tranche de
banane pour allumer mon cigare. Naturelle-
ment l'enfant pense : Papa est détra.... »

Les autres, pauvres d'eux, tiennent leur langue.
Tous cependant savent tirer les fils avec
l'adresse ingénue des démiurges de l'inutilité !
Et ils enseignent, dans le brouhaha des rues
les mythes héroïques du premier âge...
Et donnent aux hommes qui passent,
préoccupés ou tristes, une leçon d'enfance.

MANUEL BANDEIRA.

(LIBERTINAGEM)

Traductions de
JEAN DÉSY.

L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

Il y a environ un an, une enquête faite dans un grand nombre d'établissements scolaires des Etats-Unis apprit que l'enseignement de l'histoire n'était pas de ceux que les élèves suivent le plus volontiers. Parfois même, il était complètement absent des programmes de certaines écoles.

Cette révélation surprit beaucoup l'opinion publique, provoqua d'autres enquêtes, qui confirmèrent plus ou moins les résultats de la première et donna naissance à de très utiles controverses sur l'enseignement historique, ses méthodes et sa valeur intellectuelle ou pratique.

Des discussions semblables s'étaient produites en France, — pays où les études historiques sont honorées et florissantes, — lorsque, il y a quelques années, le poète-philosophe Paul Valéry s'était avisé, dans un discours retentissant, de déclarer la guerre à l'histoire, l'accusant d'être inexacte, inutile et dangereuse.

Qu'elle n'atteigne point à l'exactitude parfaite et qu'elle reste encore, à bien des égards, cette « pauvre petite science conjecturale » dont parlait Renan, on doit le reconnaître. Mais on ne saurait contester que ses méthodes sont de plus en plus exigeantes, sa documentation de plus en plus abondante et que tous les vrais historiens de nos jours ne visent plus ni au plaidoyer, ni aux ambitieuses synthèses philosophiques, qui ont engendré tant d'erreurs, mais, tout bonnement, à la découverte de la vérité.

Donc, malgré l'humilité du philosophe historien Renan et en dépit de la sévérité du poète philosophe Valéry, nous pouvons continuer à tenir l'histoire pour une science aussi respectable que les autres sciences sociales.

Mais est-il de quelque utilité de l'enseigner largement et d'habituer tous les étudiants, dans les *high schools* comme dans les Universités, à ses disciplines et ses leçons ? On remarquera que l'histoire est peut-être la seule matière d'enseignement pour laquelle cette question d'utilité soit posée. Nul ne l'évoque lorsqu'il s'agit des langues vivantes ou des sciences de la nature. Ce sont là des connaissances dont l'élève trouve l'emploi immé-

diat. Il en est de même de la morale ou de l'économie politique, qui ont leurs adaptations pratiques dans la vie de tous les jours. L'histoire, au contraire, aux yeux de certains, ne serait qu'un passe-temps de dilettante et n'apporterait rien d'utile pour la conduite de la vie, qu'il s'agisse des peuples ou des individus.

*
* *

Pour ma part, je pense tout le contraire et je suis porté à attribuer à l'histoire une valeur pratique de premier ordre. Elle me paraît une pièce maîtresse dans l'ensemble des connaissances par lesquelles on cherche à former les esprits et à mettre les jeunes gens à même de bien comprendre le monde où ils sont appelés à évoluer, à partir de ce « commencement day » qui marque la fin de leurs études et leur entrée dans la vie d'homme.

Ce monde, en effet, n'est en rien quelque chose de neuf. Il est le résultat ou la suite du passé et il n'est pas d'institutions, de traditions ou de croyances dont les origines et les transformations ne remontent fort loin. Si on veut comprendre pourquoi la société où l'on vit est organisée telle qu'on la trouve en y entrant, pourquoi il existe entre les hommes certains rapports de subordination, certaines différences d'états, de classes, de goûts, d'opinions, c'est au passé, à l'histoire qu'il faut le demander.

Il ne s'agit pas, en étudiant l'histoire, d'y rechercher des recettes pratiques de gouvernement, des leçons précises de conduite ou de morale individuelle, car elle contient tout : le bien comme le mal, le meilleur et le pire ; elle ne fournit jamais deux situations exactement semblables ; elle est sujette, enfin, à des interprétations qui varient selon le caractère, les préjugés ou le discernement de ceux qui veulent l'expliquer et en tirer une sorte de philosophie sociale ou de morale appliquée.

Le rôle de l'histoire dans la formation de l'esprit et dans la préparation du citoyen à la vie en société est moins utilitaire, mais beaucoup plus ample et plus profond. En premier lieu, en montrant à l'élève comment on se documente pour arriver à établir une vérité historique, en lui faisant voir comment on examine et juge les témoignages qui nous viennent du passé pour nous le raconter et qui véhiculent à la fois les faits exacts et les légendes, on habitue son jugement à s'exercer. Ayant vu de

quelles précautions s'entoure la critique historique et comment elle s'y prend pour dégager la vérité de l'erreur, il en fera son profit dans la vie de chaque jour. Il n'accueillera que sous réserves les informations de presse, les « on-dit » de la rue ou du club, les opinions toutes faites ou les affirmations passionnées qui se répandent autour de lui à certains moments de la vie nationale.

Grâce à l'histoire, l'étudiant apprendra à apprécier les faits, les idées, les tendances de son milieu social, à les comparer à ce qu'on pense ailleurs. Il saura se faire une opinion personnelle, c'est-à-dire devenir au rester un esprit libre et éclairer sa volonté. Rien n'est plus éducatif pour les citoyens d'une démocratie que d'acquérir cette « freedom from credulity ».

Si l'enseignement de l'histoire ne servait qu'à habituer l'esprit à la recherche et à la découverte de la vérité, cela seul suffirait à le justifier. Mais il apporte encore des notions plus directement utiles à la conduite sociale de l'individu et, par suite, à la santé de la vie nationale elle-même. L'histoire donne, en effet, le sens de la relativité, la notion de la diversité des types humains, le sentiment à la fois de la continuité et des transformations de la vie des peuples. Tous ces points méritent quelques développements.

*

* *

L'élève qui aura étudié l'histoire de son pays s'apercevra que les réalités sociales au milieu desquelles il vit n'ont pas pris naissance avec lui et, inversement, qu'elles n'ont pas existé de toute éternité. Il se rendra compte que les lois de son pays, l'organisation des rapports familiaux, professionnels, économiques, etc., ont de profondes racines dans le passé et que leur orientation vers l'avenir n'est ni entièrement libre, ni entièrement déterminée d'avance.

En étudiant l'histoire des autres peuples, l'élève recevra une expérience équivalente à celle qu'il retirerait de longs et coûteux voyages autour du monde. Il s'apercevra qu'il existe et qu'il a existé d'autres manières de vivre que celles auxquelles il est habitué, d'autres institutions que celles qui le régissent, comme il sait déjà qu'il existe de multiples langages pour exprimer la pensée.

Pour bien se représenter la diversité des sociétés humaines, surtout dans des pays relativement jeunes où l'on trouve peu de vestiges du passé, l'élève devra faire un effort d'imagination, s'habituer à évoquer ce passé tel qu'il était, à se donner la sensation nette des façons de vivre aux époques où on ne disposait pas des moyens techniques d'aujourd'hui, où les droits des individus et les devoirs des Etats n'étaient pas reconnus ou compris de nos jours. Il reconstruira en esprit la structure des sociétés d'autrefois, se représentera la façon dont les hommes se comportaient les uns à l'égard des autres : comment ils étaient commandés et comment ils obéissaient, comment ils travaillaient, se logeaient, se nourrissaient, s'habillaient et comment ils occupaient leurs loisirs.

Prenant conscience de la diversité des époques et des nations dans leurs manières de vivre, l'élève deviendra spontanément plus compréhensif et plus tolérant ; il sera plus curieux aussi de nouer des rapports avec des hommes étrangers à son milieu social ou national. Son « humanisme » sa sociabilité s'étendront et s'approfondiront, à mesure qu'il connaîtra plus de faits historiques et que sa collection d'images du passé s'enrichira.

Quand le jeune historien pourra ainsi évoquer à son gré le passé et le comprendre dans sa réalité vivante d'autrefois, alors il pourra lui comparer l'état de choses présent. Il verra les faits sociaux qu'il a sous les yeux s'éclairer et prendre un sens à la lumière du passé. L'enseignement insiste, comme il convient, sur les événements les plus frappants, sur ceux qui, sans conteste, ont exercé une influence sur la vie des peuples. Il en montre l'enchaînement et de quelle manière ils ont contribué à créer les nations, les régimes, les caractères et les coutumes des hommes.

L'histoire nationale doit intéresser plus vivement l'élève que celle des autres pays. C'est par elle qu'il peut prendre le plus nettement conscience de la continuité de la vie sociale. Connaissant bien, par expérience, le milieu contemporain, il aperçoit sans peine, en remontant en arrière, comment et par quelle suite de tâtonnements les choses se sont organisées telles qu'il les a trouvées.

Pour les mêmes raisons, l'élève s'intéresse plus à l'histoire des siècles récents qu'à celle du passé lointain, parce que

les analogies avec son propre temps sont plus nombreuses, plus faciles à discerner. Et peut-être serait-il de bonne méthode pédagogique, sinon d'enseigner l'histoire en partant du présent, comme l'ont proposé certains esprits légèrement paradoxaux, de faire connaître d'abord les siècles modernes, avant d'ouvrir à l'élève l'histoire du moyen âge ou de l'Antiquité.

L'étude de l'histoire des pays étrangers retient d'autant plus l'attention de l'élève qu'il s'agit de pays plus proches du sien ou avec lesquels le sien a entretenu le plus de relations. Là encore, il convient de conserver à cette étude son maximum de pouvoir formateur. Elle enseigne que la continuité des institutions et des mœurs n'est pas le privilège d'un seul pays; elle permet des comparaisons fructueuses. Mais c'est seulement dans l'histoire de son propre pays que l'élève peut trouver l'explication de son milieu et se voir parfois révéler l'origine et la signification profonde de ses propres sentiments sociaux: préjugés, préférences, enthousiasmes ou antipathies relatifs à tels groupes humains ou à tels partis politiques, par exemple.

*
* *

Si l'histoire enseigne la continuité de la vie sociale, elle en montre aussi les transformations et, par là, elle fait voir que les sociétés humaines ne sont pas, comme les sociétés animales, figées pour l'éternité dans leur structure, leur fonctionnement et leurs comportements. Vivre, ce n'est pas seulement continuer, c'est aussi changer. Les milieux sociaux sont constants, certes, mais ils sont aussi plastiques dans une certaine mesure et l'histoire le montre.

Elle nous fait comprendre ce qu'on appelle « la marche des événements ». Elle apprend comment un ensemble de faits d'ordre politique, économique, idéologique, agit sur les rapports des hommes entre eux, sur les lois qu'ils se donnent, sur les efforts qu'ils s'imposent et sur les buts qu'ils se proposent. Une guerre, une révolution, un changement profond dans les constitutions ou les lois fondamentales, apparaissent comme des « événements » dans la vie d'une nation. L'histoire apprend ce qui les a préparés, rendus possibles ou inévitables. Elle montre comment ils ont été amenés par une série de faits qui, au moment où ils se sont produits, pouvaient apparaître comme

sans lien entre eux. Elle fait toucher du doigt comment, sous la continuité réelle de la vie sociale, s'élaborent les désagréments, les mutations, les innovations. Puis, l'événement une fois achevé, elle montre comment le cours des choses reprend avec une orientation différente, une couleur ou une intensité nouvelle. Ce sont alors les conséquences de l'événement qu'elle dégage.

La notion des transformations sociales apparaît d'une manière frappante quand on considère l'histoire des vieux pays. La France, qui était monarchiste et conservatrice au XVII^e siècle, est devenue la France républicaine et éprise de nouveau du XIX^e. L'Angleterre du XVI^e s., agricole, absolutiste, établie sur une *yeomanry* solide est, au XX^e une démocratie industrielle et libérale. Il n'est pas jusqu'aux pays d'Allemagne qui ne se soient transformés, — à leur désavantage et pour le malheur du monde, — en passant du système des souverainetés indépendantes à l'unité du Reich, opérée sous la contrainte et la contagion prussiennes.

Apercevoir ces transformations, c'est se convaincre de la fausseté des philosophies de l'histoire qui veulent expliquer tout le développement d'un peuple soit par la notion de race, soit par une sorte de fatalisme psychologique ou de déterminisme géographique. Certes, il y a, pour chaque peuple, des conditions permanentes, d'ordre physique ou moral, qui influent avec continuité sur son développement historique. Mais rien n'est immuable et, à mesure que les échanges d'idées, d'hommes et de richesses entre les peuples sont multipliés, à mesure les transformations sociales de chacun d'eux sont facilitées.

On peut ainsi espérer les voir aboutir à des états politiques et moraux qui rendront meilleure la vie de l'humanité, alors qu'on devrait renoncer à pareil espoir si la race ou le sol était la cause déterminante de toute l'évolution et de tous les comportements sociaux. Ce que l'histoire nous enseigne, c'est que, chez certains peuples, ces facteurs purement matériels exercent une influence plus persistante et plus prépondérante que chez d'autres, qu'ils peuvent même contrarier ou retarder celle des facteurs moraux, mais elle atteste que les sociétés humaines sont susceptibles de transformation. Elle le fait avec la même certitude que lorsqu'elle met en relief l'enchaînement continu de leurs institutions ou la diversité de leurs aspects.

Habituant l'esprit à l'exercice du jugement critique, l'histoire aide à développer la personnalité de ceux qui l'étudient. En les persuadant de la relativité des institutions au milieu desquelles ils vivent, de la diversité des sociétés, de la continuité de la vie sociale et de ses transformations au cours des temps, l'histoire développe en nous le sens social. Elle le cultive comme désir et sentiment de solidarité et de compréhension mutuelle; elle le fortifie et l'éclaire comme volonté d'améliorer les conditions de la vie en commun.

L'histoire fait voir quelles sont, dans la structure d'un peuple, les institutions qui se laissent le plus facilement transformer et modeler sur un idéal nouveau: quelles sont les résistances que le désir du progrès rencontre, soit dans les choses elles-mêmes, soit dans les intérêts, les habitudes, les croyances des hommes; par suite, elle oriente la recherche des méthodes les meilleures pour améliorer la condition des individus et des peuples.

La démonstration faite par l'histoire que tout évolue, empêche de se retrancher dans la passivité du fatalisme qui proclame inutiles et vains tous les actes individuels. Aucun arrangement social, nous le savons maintenant, ne peut prétendre à l'éternité. Nos institutions sont, pour la plupart, l'oeuvre des générations passées et peuvent, par conséquent, ne plus correspondre à nos besoins et à nos aspirations, que le progrès technique travaille à transformer si vite. Toutefois, ces institutions d'origine ancienne ne se sont pas créées et maintenues arbitrairement. Pour durer, il faut qu'elles aient correspondu à certains besoins fondamentaux de la vie des hommes en société: besoin d'ordre, c'est-à-dire de sécurité pour la vie, l'activité, les biens de chacun, besoin de liberté, qui est encore une autre forme de la sécurité, et désir de pouvoir utiliser toutes ses capacités et de recueillir le fruit de ses travaux.

Ainsi l'histoire prouve que si nos efforts ne sont pas sans effet sur la vie sociale, ils doivent cependant tenir compte du temps comme aussi des raisons profondes et parfois cachées qui expliquent la permanence des institutions. Leçon d'audace et leçon de prudence, tout à la fois.

Depuis vingt ans, dans le monde entier, nous assistons à une éclosion incessante et profuse de plans et de doctrines de transformations sociales. Il s'y manifeste parfois beaucoup

L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE

d'impatience, beaucoup d'esprit utopique et aussi, — car, à la fin, on perd patience, n'est-ce pas ! — beaucoup d'appels à la violence.

A tous ces bâtisseurs de l'avenir, l'histoire enseigne que le temps ne respecte pas ce qu'on édifie sans lui. En revanche, beaucoup d'hommes, décontenancés par la brutalité des événements auxquels ce siècle nous fait assister, effrayés par l'énormité des tâches que nous propose la reconstruction du monde, ne sont que trop portés à se réfugier dans l'inaction, par fatalisme, pensant que les équations à multiples inconnues que pose la vie sociale se résoudront toutes seules.

A ceux-là, l'histoire répond que tous nos actes comptent et que, dans la société, et surtout dans une démocratie, c'est nuire que de ne point aider.

ROGER PICARD.

Professeur à l'Université de Paris.

PASTORALE

Tithon c'était un beau garçon
Que pour époux voulut avoir l'Aurore.
Mais celle-ci, déesse, est belle encore.
L'autre avait bien reçu des cieux le don
De toujours vivre après son mariage.
Hélas ! Hélas ! C'était prendre de l'âge
Plus qu'il ne sied à l'amour en tous lieux.
De son bonheur, Tithon jouit, puis, sage,
Autrement dit, étant devenu vieux,
Il s'en plaignit pour devenir cigale :
Dût la jeunesse être ainsi pastorale
Et fugitive, il n'est rien qui l'égale.
Nous savons tous le reste et la morale.
D'autres en vain sont ingrats, tel celui
Dont maintenant je raconte l'histoire :
Il croit qu'il est immortel chaque nuit ;
Aussi, le jour, méprise-t-il la gloire
D'être à nouveau le jeune et beau Guillot.
Comme tout pâtre, il ne rêve que trop.

PASTORALE

Ce soir, il a mené ses bêtes boire

A la rivière. Le soleil

Se couche. L'ombre au fond de la route remue.

Mais Guillot n'a pas peur, il a bien trop sommeil.

La rivière peut seule être toujours émue.

« L'ombre est perverse, dit Guillot, mais le poil roux

Des chèvres sent le trèfle et l'on dort bien dessous.

Le soir prend mon chemin, je ne peux pas le suivre. »

S'il rêve comme un pâtre, il fait bon pour lui vivre

Seul : l'amante apparaît à son premier soupir.

D'un asile trop sûr comment peut-il jouir ?

Celui-ci dit encore avant de s'endormir :

« Le vagabond sans but et sans maison habite

La route. Pour dormir, je ne veux pas de gîte

Autre que cette bure et cet ample tapis

D'animaux mollement côte à côte assoupis.

Ce vent qui souffle un peu, c'est la plus tendre mousse.

Ailleurs, il ne se peut trouver couche plus douce. . . »

Parler est un besoin

Auquel échappe moins

Que tout autre le pâtre

Même seul à débattre.

Mais je résume ici la fin de son discours :

Guillot reconnaît bien quelque douceur au jour
Quand le frôle au passage une toison de chèvre,
Quand il porte sa flûte emmiellée à sa lèvre,
Quand il boit dans sa main de l'eau froide qui sourd
Jusqu'aux branches du pin et qui retombe en pluie
En murmurant toujours comme fait un essaim
D'abeilles. Néanmoins Guillot, ingrat, se plaint
Que le soir soit trop long et que la nuit s'enfuie.
En pensant que tout fuit il aurait bien moins tort,
Mais l'on est plus heureux quand l'on désire encor.

Que soudainement douce est la terre où s'allonge
Le pâtre après la course au milieu du troupeau
De colline en colline, et quel n'est pas le songe
Promis sur cette mousse épaisse au bord d'une eau
Dont le murmure, quand il sert comme de route,
Mène plus loin que barque ou que triple pipeau
Celui qui dans son rêve encore mieux l'écoute !
Le songe, en effet, suit de très près son sommeil :
Il rêve, il est Tithon, il veut être cigale ;
A l'oublieux, du moins l'histoire est sans morale.
Il n'aura pas le temps d'être immortel et vieil ;
Les plaisirs dureront jusques à son réveil.

Un rayon de soleil
Darde en plein dans la laine.
« Je rêve ? » pense-t-il.
C'est beaucoup trop subtil,
Il se réveille à peine.
« Belle, se dit Guillot,
Comme l'est une aurore ! »
Peur d'éveiller si tôt
La belle fille, encore
Peut-être près de lui,
Il poursuit son enquête
Sans mouvement ni bruit,
Laisant ainsi ses bêtes
S'enfuir après la nuit :

« Alors elle a couru dans la creuse prairie.
Pour de tels pas perdus quel sort de rêverie ?
Sur l'herbe renversée, elle levait parfois
Son bras au bout duquel s'agitaient ses beaux doigts
Qui me faisaient l'effet d'une source muette
Dont le long jet en l'air fleurit en gouttelettes ;
Mais toute cette fille était pour moi, fourbu
Après la course avec le soleil et les bêtes,
Une fontaine où j'ai longtemps doucement bu
Une eau que ne me verse aucune de mes veilles.
Elle a soufflé très fort à ma flûte en repos ;

Cependant nulle oreille... Où donc est le troupeau ?...
Le soleil dans le pin bleu circule en abeilles ;
De lourds bourdons en fleur butinent les corbeilles
Près de l'ombre ; un serpent file comme un jet d'eau,
Puis disparaît soudain, bu par un pli de terre...
J'ai de la peine... »

Seul, mais non pas solitaire,
Le vague adolescent environné de jour
Vient de goûter en rêve une immortelle amour.

PIERRE BAILLARGEON.

EXPOSITIONS DE PEINTURE

Pierre se rend aux expositions de peinture comme à un spectacle choisi; non pas qu'il y trouve de si précieuses idées (sa pauvreté devant une toile le déconcerte souvent); mais le tableau manifeste une personnalité, et il veut contribuer à l'échange. Les pinceaux marquent les caractères: il en retrace les mouvements; mais ce n'est qu'un jeu. Il cherche la signification d'une oeuvre.

Il devinait qu'une toile est une offrande; passant d'un tableau à un autre, il les voyait se présenter à lui dans l'attitude d'un enfant qui offre son visage, mais ne parlera pas. Cette impression s'effaçait vite; il revenait à son plaisir, poursuivant les lignes du dessin, composant les formes, regroupant les rythmes de couleurs... Ce jeu le fatiguait vite, exigeant une excitation continuelle de sa vue pas habituée à pareil exercice. Pour se reposer, il avait recours à ses positions: la difficulté de l'art du peintre l'avait conduit à se donner des idées de repère, auxquelles il se référait en temps d'indigence; il se disait: « Le peintre ne pense jamais au Beau parce qu'il n'existe pas; ce mot, vide de substance, n'a qu'une valeur de souvenir, sans aucun sens actuel; il s'applique aux seules choses oubliées ». Ce rappel le poussait à être rigoureux en lui-même, et le rendait davantage pour les autres: la personne qui, près de lui, osait ensuite l'adjectif, subissait l'inquisition du regard de Pierre et comprenait sans équivoque que ce mot ne signifiait rien sinon la faiblesse du parleur. Ses phrases étaient un besoin d'affirmations nettes, de refus, d'absolu, équilibrant l'indigence où le posait la peinture. Il poursuivait: « Les théoriciens modernes de l'art ont mis dans la bouche de nos gens des mots commodes parce qu'ils sont vagues, (poésie pure, musique abstraite...) et surtout leur font prendre devant l'art vivant une ridicule attitude platonique. Les pauvres gens, ils s'imaginent goûter la musique pure, distiller le « Beau en soi » et devenir chargés d'un lourd bagage; c'est plutôt légèrement qu'ils retourneront à la vie quotidienne, car tout cela n'est que fantômes. Qu'ils aillent d'abord apprendre que l'art est chair et esprit comme l'homme lui-même; et qu'il est la seule manifestation de sa pleine humanité ».

Affermi par ses phrases, Pierre retourne à ses toiles; car le souvenir d'un tableau le pousse à le revoir comme s'il y avait oublié l'essentiel. Mais son attitude maintenant lui semble fausse et seulement de curiosité: ses propos le condamnent; il ne participe pas à l'oeuvre, il joue avec elle; il ne demande à la peinture qu'un plaisir, le prend, et elle se retire très vite comme un sourire et devient lointaine; il court les lignes du dessin et ses yeux en jouissent, mais détournés ne conservent rien de leur joie. Alors il se demande si son plaisir n'est pas un mirage, et la peinture et le dessin, superficiels.

Des amis discutent du détail des toiles; mais à les entendre il les trouve terriblement légers, comme de s'amuser à des brimborions; alors il sourit de les voir aussi faibles que lui, et prend plaisir à les comparer à des tableaux insoucians qui s'amuse sur la mer; ils ne comprennent pas que l'essentiel est la mer et non le flot; qu'elle est la matière première de ces jeux d'eau sous l'inspiration du vent, et la base et le fondement de la vie des vagues; ils s'amuse des détails superficiels d'une peinture, oubliant qu'ils couvrent la mer... Et l'image se poursuit dans son esprit, envahit, jusqu'à ce qu'il s'amuse lui-même de donner tant d'importance à une image. Ses amis ont tort de tellement parler, parce que tout ne s'exprime pas par les mots; ceux-ci sans doute entraînent les idées mais aussi les déforment et très souvent les changent; alors le parleur laisse aller les mots comme les moutons: le premier conduit le troupeau; ainsi ceux qui puisent leurs idées dans les mots ont la langue souple et le verbe abondant, mais ce vide qu'il nous laissent est probablement le leur. Ceux qui ont des sources plus intimes doivent souvent se taire. Et Pierre conclut: les idées logiques ont naissance dans l'esprit à la condition que les mots puissent les porter; sinon elles ne prendront jamais forment, fuiront, et le penseur ne les soupçonnera même pas. Mais les idées complètement humaines, qui ont racines dans la terre, qui tiennent à la fois de la chair et de l'esprit, resteront au delà du langage des mots; et si ceux-ci essaient de les porter, ils détruiront l'idée, comme ces matières que la lumière défait et précipite. L'art est alors le seul langage possible, et l'artiste puise dans ce domaine où les mots n'entrent pas. Et d'ailleurs, comment ne pas remarquer que jamais une phrase ne donne naissance à un tableau ou à une musique; c'est que les mots étant essentiellement

EXPOSITIONS DE PEINTURE

logiques, il leur manque le terrestre qui les lierait à une toile, à une musique; les mots sont abstraits, et il n'y a pas d'art abstrait. C'est pourquoi les artistes ont peur des mots: ce sont des outils à tranchant trop large; leurs pinceaux sont tellement plus fins.

Mais cette exposition lui pèse déjà; il piétine; il est déçu.

Revenu à lui, sur le chemin du retour, (ses pas réguliers lui font oublier son corps et courir l'esprit) il emporte sa déception et conclut: Comment les peintres peuvent-ils donner toute leur activité à la peinture? L'essentiel n'est pas l'art mais la vie; je donnerais volontiers toute la musique, la poésie, la peinture, en échange d'une raison clairvoyante de vivre; en somme l'important, l'unique, est la philosophie. Sa fatigue lui exagère sa déception, le rend catégorique, et fait sourdre en lui le trouble connu: quelque chose légèrement presse sa respiration, effet d'une présence imminente: ce qu'il avait oublié un moment, sa vie propre, vieille, et, au moindre appel contracte légèrement sa poitrine... Mais sa déception l'obsède; la refusant, il appelle ses meilleurs souvenirs de peinture; son esprit est fiévreux comme dans un rêve.

Il connaît des peintres qui, voués à la peinture y puisent une force enrichissante, et s'en nourrissent comme d'un vin fort. Il faut que cet art soit une activité plus profonde qu'il ne croyait; qu'une belle ligne ait sa raison d'être hors de sa sensibilité propre. En musique, Pierre aime Bach et Stravinsky non pas seulement à cause de la perfection de leurs oeuvres, mais surtout pour le message qu'elles portent; ce langage n'aurait pas su passer sans le truchement de leur science de la musique; elle est la condition première et la qualité de l'oeuvre; mais ce plaisir actuel finit avec le son; reste l'essentiel, le message. C'est le miracle du « Clavecin Bien Tempéré »: à travers les préceptes, les lois rigoureuses et fantastiquement minutieuses, le Maître se confie comme l'ami. Cet « Octuor » de Stravinsky, comment Pierre oubliera-t-il le soir où il lui fut révélé: il suivait le développement du thème et variations comme un récit douloureux... Alors, pourquoi les peintres semblent-ils muets? Leur oeuvre a l'allure des fleurs: ce qu'elles offrent, leurs formes, leurs couleurs, est tout ce qu'elles possèdent; naïvement elles ne cachent rien; il leur suffit d'être belles quelques jours, de laisser une image dans l'esprit du passant,

et de s'effacer dans l'ombre. Est-ce que les toiles sont aussi un simple amusement du peintre, une naïve floraison d'une autre nature ? Mais alors le peintre devient un dilettante, personnalité détestable entre toutes ; car vivre n'est pas s'amuser à oublier que l'on vit ; il faut mordre à son existence comme à un fruit ; non pas toucher à tout du doigt et y résumer son plaisir ; il faut compromettre son esprit et son cœur. Est-ce que les peintres ne sont pas de ceux qui ont engagé leur vie dans une aventure ? Alors il faut que leurs toiles soient plus qu'un jeu, plus qu'une fleur.

Pierre a déjà vu peindre : poser sur la toile la molle substance, douce et vive et chantante pour l'oeil ; rechercher le contraste, l'équilibre ; voir surgir la forme inespérée et la composer en un tout qui est le tableau ; tout cela est une grande joie, mais n'est pas la raison du peintre ; sinon il serait un personnage vain et se confondrait dans la foule comme un sel soluble. Mais puisque l'essentiel pour tous est de vivre et que l'artiste tient à peindre presque autant qu'à vivre, c'est qu'il y a relation très prochaine entre ces activités : en effet la vraie raison d'un peintre est sa vie d'homme ; ses oeuvres en reflètent les moments, un désir, une misère, une joie... Et, comme tout ce qui est accompli avec amour retient une part de l'auteur, ainsi même si le sujet du tableau semble n'avoir aucune relation avec l'état du peintre celui-ci y laisse sa pensée ; et le chant de sa peinture devient celui de son cœur. Quel langage plus riche que les mots, et quel esclave royal est l'art du peintre ! Il s'est confié à ses toiles et c'est par ce monde nouveau que nous le retrouverons ; il nous donne ses tableaux comme le fruit défendu qu'il faut manger d'abord pour comprendre.

Pierre retourne à l'exposition de Roberts ; les tableaux qu'il trouvait tout simplement beaux, présentent maintenant un « visage » qui est celui d'un moment du peintre : la noblesse d'un ascétisme qui purifie et simplifie, ou le simple jet de bonheur de la nature, ou l'obsession du temporel retenu à forts traits dans des formes pleines... Pierre reconstitue lentement l'allure de la vie de Roberts et y participe en secret ; son attention est portée vers la toile comme un ami qui écoute et résonne aux propos du peintre. Au retour, sur le chemin banal, il emportera l'équivalent d'une conversation, d'une confidence. Un bonheur particulier l'accompagne, la connaissance de l'intime d'un

EXPOSITIONS DE PEINTURE

homme. Car la grandeur de l'oeuvre tient à la sincérité de l'artiste et celle-ci mesure la longévité du tableau. La sincérité de Roberts se pose comme un regard insistant.

Cependant le peintre n'exprime qu'une part de lui-même; son art le limite. Mais il est ainsi formé par son besoin de peindre, que sa vie est modifiée à cette fin: ce qu'il peut exprimer devient ce qu'il vivra.

Pierre s'étonne encore du besoin de s'exprimer qui poursuit l'artiste; il aurait pu simplement vivre et se taire; mais peindre est une libération comme chanter, et donne la joie de l'oeuvre: en grande indépendance et liberté, avec sa force propre, ses puissances, il modèle la pâte et en forme un être qui, mytérieusement, est plus profond qu'elle, et porte une part de lui-même; il est le maître et souverain; il connaît la joie de créer: ce qu'il touche devient vivant de sa vie.

DENIS NOISEUX.

CONTES DE NOS VILLAGES

Dans bien des endroits de la Province de Québec, il existe encore, de nos jours, un habitant qui se distingue de ses voisins par son don de la parole, et par sa mémoire — c'est le conteur du village. Il est généralement vieux et grand-père ; il a l'oeil vif et malicieux, le parler franc, imagé, direct ; un grand fond de naïveté et de simplicité. Il aime à rire, à raconter des histoires qu'il fait souvent précéder d'un petit discours : "Celle-là que je vais vous raconter, elle est peut-être bin un p'tit peu grosse. Etes-vous bin scrupuleuse, vous ?"

Tout en parlant le conteur se balance sur sa chaise, fume une pipe de bon tabac canadien, ou même, il chique. Quelquefois les peurs et les contes s'enchaînent sans effort. Le folkloriste n'a qu'à demander ; "Avez-vous jamais vu les lutins tresser la crinière de votre cheval ?" ou "Avez-vous connu un homme ayant vendu une poule noire au diable ?" Aussitôt il se rappelle que son oncle ou son voisin du troisième rang en a été témoin.

Chaque conteur a sa façon de raconter ; tous ont l'art de conter. La parole est assez lente, elle suit la pensée qui se souvient. La pause sert de trait d'union entre deux pensées. Après chaque jeu de scène, des points de suspension. Il y a peu de phrases qui expliquent le pourquoi philosophique d'une action. L'analyse psychologique n'existe que chez celui qui, ayant reçu une instruction plus littéraire que les autres, sent obscurément l'illogisme de certains récits. Le dialogue aux phrases courtes, imagées, prédomine ; et, si au cours du récit, un personnage rencontre deux ou trois fois un ogre, ou une fée, et qu'il lui adresse les mêmes questions, le conteur les répétera chaque fois, mot à mot. Le son remplace le mot descriptif. "On entendait le roup, roup, roup, des avirons frappant sur le bord du canot". "Rrnyao, rrnyao, disait la chatte en se serrant contre Tit-Jean". Le parler est sans prétention ; les princesses en oublient qu'elles sont de sang royal et elles parlent et agissent comme les filles du conteur ; elles se mettent à brailler ; elles pognent les princes.

Ainsi le conte vit. On est transporté dans un monde de

CONTES DE NOS VILLAGES

géants, de princes *amorphosés*, de bâtons magiques, de cercueils sortant de terre, de squelettes parlant.

Voici quelques *faits, peurs et contes pour rire* que j'ai recueillis dernièrement aux environs de Montréal.

LA CHASSE GALERIE

"J'm'en revenais d'aller voir les filles. Le temps était couvert comme à soir. On ne voyait pas. J'allais voir la Catherine qui était fille à c'temps-là. Vers les neuf heures je m'en revenais à pied ; quant je suis arrivé près du voisin — c'était le frère de mon grand-père — ça chantait dans les airs. Ça chantait

*C'est l'aviron qui nous mène, mène, mène,
C'est l'aviron qui nous mène en haut.*

J'entendais ramer. J'entendais le bruit sourd des rames frappant sur le bord du canot. Ça faisait roup, roup roup".

C'est la première fois que j'ai entendu cette chanson de notre folklore associée à la Chasse Galerie.

Tout le monde sait qu'il fut un temps où il n'y avait pas un habitant qui n'eût délivré son loup-garou. Aujourd'hui, on ne sait trop pourquoi, on n'en voit plus beaucoup ; mais mon conteur m'a certifié que cette anecdote-ci était un "fait", donc histoire vraie.

HISTOIRE DE LOUP-GAROU

*(Recueillie à Saint Henri de Lanoraie.
Conteur avait environ 50 ans).*

"Mon grand-père était ben chum avec un autre gars. "Es-tu bin peureux ?" qu'il lui demande un jour. Mon grand-père, ça peur, aurais-tu peur ?" "Essaie donc" lui répond mon grand-père, aurais-tu peur ?" "Essaie donc" lui répond mon grand-père. "Bin, à soir veille pas trop tard. (Chacun avait leur fille). Tu t'en viendras à telle heure". Toujours qu'ils partent.

Quand mon grand-père vient pour partir de chez son amie, elle lui dit : "T'es bin pressé. Veille donc encore un peu". "Non, j'peux pas. I'faut que je rencontre mon chum".

Toujours qu'il part. Arrive devant chez le voisin. Son chum était déjà parti. I'avait un long bout de chemin à pied.

De ce temps-là on marchait à pied. Il arrive à un petit pont. Là un gros chien arrive dessus. Le gros chien met ses pattes sur les épaules de mon grand-père. Mon grand-père lui sapre un coup de poing en pleine face. Le sang coule. Et pis i'voit mon gars face à face avec lui, flambant nu. Mon grand-père dit "Maudit que tu m'as fait peur. Tu mériterais la meilleure volée..." "Fais pas ça. J'suis délivré maintenant. Tu m'as délivré".

LA POULE NOIRE

*(Recueillie à Saint Henri de Lanoraie en 1942
Conteur environ 50 ans).*

"Pour ceux qui aimeraient à trafiquer avec le diable voici ce qu'il faut faire d'après Mme C. de Saint Henri de Lanoraie.

I'faut une poule et pis qu'elle soit toute noire. Pis i'faut l'attacher avec 100 pieds de corde à une fourche de trois ou quatre chemins. C'est là que ceusse qui veulent de l'argent i'faut qu'ils la vendent. A minuit juste ils lâchent la poule et pis ils appellent: Charlie, j'ai une volaille à vendre. I's entendent bin du train.

I'faut qu'ils le fassent trois soirs de suite. Rien que le troisième soir ils voient Charlie. Ils entendent bin du train, ça ne fait rien ; faut qu'ils toffent. Ils vendent la poule pour une somme d'argent.

Un seul l'a vendue. Rien qu'en dernier il a eu peur. Il avait dit au diable de porter l'argent à un certain endroit parce qu'il avait ben trop peur pour le voir face à face.

Mais le diable a mené assez de barda en menant son argent à l'endroit désigné que le gars a eu peur et qu'il s'est sauvé".

TRESORS CACHES

Le père de Mme C. qui m'a raconté cette anecdote avait la réputation de pouvoir guérir les malades et de pouvoir découvrir les trésors cachés.

"Une fois une femme est venue trouver mon père pour aller chercher son argent. Dans ce temps-là, il n'y avait pas de banque. Les gens cachaient leur argent dans des poêles dans

la terre. Le père de cette femme lui avait dit. "Mon argent est à six pieds et demi dans la terre au ras d'un petit cenellier".

Aussitôt que le vieux a été enterré, sa fille va à l'endroit indiqué. Elle trouve le poêle, mais chaque fois qu'elle voulait l'attraper le poêle bougeait. L'curé y a été. Le poêle marchait pareil. Ils ont été trouver l'Evêque mais l'Evêque a dit: "Cet argent appartient au diable". Tout argent enterré appartient au diable.

I's ont jamais été capable de prendre cet argent. La femme est venue, elle a écrit à mon père, elle a offert de lui payer bin gros, mais i' n'a jamais voulu y aller. I' avait peur que c'était quelque chose pour le tuer".

Et pour terminer ce conte pour rire.

"Quand le Bon Dieu a fait Adam, Adam se trouvait bin dans le Paradis Terrestre, mais un jour il a dit au Bon Dieu qu'i s'ennuyait bin un petit peu et qu'il aimerait bin avoir une compagne. En disant cela il s'endort. Quand il s'est réveillé il a vu la plus belle créature ! comme la Sainte Vierge. Mais Eve ne pouvait pas parler. Au bout de queuques jours Adam a dit au Bon Dieu. "Elle est bin belle mais on ne peut pas parler ; ça serait bin plus amusant si on pouvait jaser ensemble". A ce moment-là, un lièvre passe. Le Bon Dieu met le pied sur sa queue. Il la prend, pis Il la met dans la bouche d'Eve. Pour commencer Eve fait ble, ble, ble, pis quand l'poil est usé elle peut parler. Et c'est depuis ce temps-là que les lièvres n'ont pas de queue."

FRANCE ROYER

D'UN MONDE A L'AUTRE

(Fragment)

Le bateau tanguait, à mi-chemin des deux continents. Parfois il glissait sur une lame profonde, puis porté par une écumeuse lumineuse, piquait droit sur le ciel. Alexandre Besson oscillait entre ces quatre plans. La nuit, tant les mouvements étaient prononcés, amplifiés par la petitesse de la cabine, il semblait que le continent vers lequel on allait coïncidait avec le ciel, aussi inconnu que lui, tandis que la terre délaissée, repliée sous le navire, semblait peu à peu.

Ainsi allait-il de l'oubli vers l'espoir. De l'oubli d'une chaire de mathématique dans un lycée de Poitiers, à l'espoir d'une chaire de mathématique dans un collège du Québec. Sur cette trame, toute son existence allait se dérouler, symétrique sans doute par rapport à ce point entre les deux continents : vingt-cinq ans en Europe, vingt-cinq en Amérique. Puis sa mort, calme et obscure comme sa naissance.

A ce point de sa vie si important, il se sentait ému. Et, pour exalter son émotion, tout cet espace ! Cet espace pour lui si familier, qu'il savait mesurer en tous sens, meubler d'axes. Ces paysages simplifiés, comme lorsqu'il s'endormait le soir sur sa couchette, cet arc d'horizon dans le cercle de son hublot. Souvenir déjà pâle, il se revoyait, silhouette classique de professeur à binocles, dessiner au tableau noir, dans une classe baignée d'une lumière couleur de pluie un cercle et un morceau d'horizon. C'était un tel jour qu'il avait commencé à rêver. Cet arc d'horizon, il le voyait partout : figé dans la pierre de Notre-Dame-la-Grande, sur le dôme roman, dans les problèmes qu'il donnait à ces élèves. Et lorsqu'il pleuvait, tous ces parapluies tendus comme autant d'invites au voyage. Alors, Alexandre Besson avait supplié son inspecteur d'une voix aussi chaude et émue que le permettaient vingt ans de lectures de théorèmes, de lui donner un poste hors de France. Dans un comptoir de l'Inde ? Et il se voyait déjà confier la discipline de sa classe à un serpent à sonnettes. Dans un bled d'Algérie où cinquante paires d'yeux, plus noirs que le tableau noir, le fixaient ? Ou bien dans un village malgache ; et les petits indigènes man-

geaient ses bâtons de craie. Peut-être au Canada ? Alors, il en profiterait pour faire des études poussées sur la structure des flocons de neige. Le nouveau monde ! L'espace est si grand que la géométrie y doit mieux s'épanouir. Là tout doit être clair, démontrable. Ainsi rêvait Alexandre Besson.

Lentement, la machine administrative fonctionnait : sa demande passait du directeur à l'inspecteur d'académie, puis au recteur, enfin vint échoir au ministre. Il se trouva que ce dernier était alors intéressé à la question de l'enseignement au Canada. A côté du mot neutre, ville, il inscrivit donc le mot vivant de Montréal. Puis la nomination reprit en sens inverse l'escalier des hiérarchies, et un beau jour, parvint au professeur. La demande formulée au temps des échos de l'affaire Stavisky reçut réponse six ans après !

Six ans de rêves et de voyages, d'études de cartes et de pays, de langues et de religion. Depuis l'enfance, familier avec les chiffres arabes, il pouvait maintenant démontrer un théorème en arabe. Même résoudre une équation en hindou et faire un graphique en malgache. Mais il avait totalement négligé l'anglais. Qu'à cela ne tienne, il l'apprendrait sur le bateau. Ce doit être d'ailleurs la meilleure condition pour apprendre cette langue.

Puis il fit le tour de ses parents : un oncle remarié et une cousine divorcée. Tous deux à la nouvelle qu'il allait quitter la France, oublièrent son âge, et lui prodiguèrent comme à un jeune homme au seuil de la vie, leurs précieux conseils :

— La femme, c'est comme un miroir lui confia l'oncle. Le jour où tu te verras devant l'une d'elles vraiment toi-même, c'est que le miroir sera fidèle ; la femme aussi. Epouse-la. Et si le miroir se brise, ne sois pas superstitieux. N'attends pas sept ans : remarie toi.

Et sa cousine, en soupirant, lui confessa :

— L'alliance, c'est le premier anneau de la chaîne.

Ainsi prévenu, nanti de recettes afin d'attirer les Américaines ou de s'en débarrasser, il quitta Poitiers.

L'Espagne qu'il traversa comme on traverserait le soleil lui parut irrationnelle, et au Portugal où les femmes sont en deuil et les jeunes filles en fleurs, il rendit raison à sa cousine divorcée.

Toutes les roses de la terre semblaient s'être réfugiées sur cette pointe d'Europe dédiant, du bout du continent, de la lointaine Asie leur parfums à ceux qui s'exilent. Des passagers, les bras chargés de fleurs qui s'effeuilleraient dans le sillage du bateau, franchissaient la passerelle. Alexandre Besson était si ému par son départ, qu'il se surprit, accoudé au bastingage au-dessus d'un bouquet de roses rouges. Il avait l'âme tendre et les conserva avec lui jusqu'au dîner. Puis il s'en débarrassa en les offrant à une petite Américaine. Les nattes et les jambes nues de la jeune demoiselle l'avaient abusé : l'enfant était déjà femme. Et durant toute la traversée, un clan de jeunes garçons surveilla le pauvre Alexandre, l'effrayant lorsqu'il s'approchait de la table de ping-pong, car tous gardaient l'héritière aux longues jambes et aux longues nattes.

Peu à peu, ces douze jours de traversée sur des matériaux américains, parmi nombre d'Américains, le préparait au continent comme une préface annonce le sens d'un livre. Là, il voyait jeter par les hublots de la salle-à-manger, des poulets entiers, des pains, et il crut à l'abondance américaine. A table, il était voisin d'une classique Espagnole engagée comme mannequin à New York, sculpture sans défaut pétrie dans la porcelaine la plus parfaite, la plus nacrée, mais qui ne craquait jamais un sourire, attendant l'arrivée à New York pour faire soigner des dents inesthétiques ; il crut alors à la supériorité des dentistes américains. A l'avant du bateau, toute une colonie d'acteurs juifs se rôtissaient le dos, et il crut au cinéma américain.

Chaque soir, il rejoignait les passagers sur le pont où, sous un ciel rempli d'étoiles comme le pavillon qui claquait au haut du mât, le commissaire dirigeait le jeu des petits chevaux. « Two two and three for ». Sans jamais miser ni participer aux émotions, Alexandre Besson apprenait là à compter en anglais.

Que l'horizon soit une circonférence parfaite, cela jetait le professeur dans un ravissement voisin de l'extase. Qu'il se trouvât au centre parfait de ce cercle, cela lui donnait une espèce de fièvre lucide. Il aurait voulu que ses élèves partagent son état d'âme. Et sa pensée était si aigüe, si précise qu'il lui semblait la voir s'envoler en multiples ronds, passer mers et terres et encercler chacun de ceux qui furent ses élèves, les immobilisant dans le souvenir de leur maître.

Avec l'instant nouveau se découvrait un nouvel horizon semblable aux autres, anneau identique. Le navire, de son sillage, les enfilait tous.

Enfin, ce fut l'Amérique. La statue de la Liberté désappointa le professeur. Il aurait voulu la voir, plus au large, libre, voguer comme une bouée. Là, il la devinait rattachée à quelque jetée submergée, à quelque roc, captive de la terre. Ce bras levé, ce geste commandé en sa ligne oblique, le laissait indifférent. Combien l'eût-il préféré, plus naturel, plus généreux : l'accueil parallèle, infini de deux bras tendus !

Par contre, le panorama de la cité le ravit. En ce matin terne, où le ciel était de la teinte de la pierre, toute la ville semblait la cristallisation savante d'un gros nuage gris. La ligne crénelée des sommets lui apparut comme le graphique d'un cours de bourse ; ses chutes verticales, ses montées abruptes, toute la vie sentimentale de New-York. Et sur les paliers supérieurs, stables, les maîtres du dollar, enfouis dans de moelleux fauteuils, contrôlaient le monde.

Alors, Alexandre Besson comprit, en bloc, la civilisation moderne, la peinture moderne, la sculpture moderne, l'architecture moderne, tous les phénomènes de notre ère qui étaient restées pour lui, jusqu'ici hermétiques. Les spécimens qu'on essayait d'acclimater en Europe, il les retrouvait ici, à leur place propre, comme un habitué des jardins zoologiques qui découvrirait soudain l'éléphant dans sa jungle, le singe sur sa liane.

Le navire accostait. Des faces inconnues se montraient qui avaient passé toute la traversée on ne savait où, comme des passagers clandestins, des faces blêmes sur des corps faibles. Le vieux monsieur qui par peur d'un naufrage n'avait pas quitté le bar où du moins il oubliait sur quel sol mouvant il était, en sortait enfin. L'ex-consul roumain faisait la roue, minaudait des adieux à toutes les passagères, jeunes ou laides, et espérait toujours quelques journalistes. Mais apparemment il n'y avait à bord du navire que d'obscurs citoyens moyens de divers pays, car aucun attroupement, aucun mouvement de foule ne les accueillait. Tout au plus n'y eut-il que quelques scènes de famille.

Après avoir distribué des pourboires, et pour ce, proportionné la valeur du dollar à celle du franc, calculs trop justes si l'on en jugeait par les grognements de reconnaissance du personnel, le professeur prit pied sur le sol d'Amérique. Il déplo-

rait de ne pas débarquer sur une vraie terre comme Christophe Colomb mais sur un sol neutre où le dépôt le béton de l'ère moderne cachait les alluvions des autres ères.

La première Amérique fut pour lui un grand hangar où l'on triait, comme des épaves, choses et gens que venaient d'apporter la mer. Il sortit du crible indemne, lui et ses bagages. Puis il remit son sort et ses paysages aux soins d'un taxi qui, aux arrêts trop brusques, lui semblait tanguer encore.

C'était dans les rues, l'animation de l'heure du déjeuner. On aurait dit que les douze coups des horloges avaient déclenché toutes ces foules. L'heure qui sonnait tant de fois marquait le moment où l'on se hâtait le plus, comme affolé par le temps qui va. Mais ces foules manoeuvraient savamment, dociles à une discipline établie. On sentait là un déterminisme parfait : chaque geste s'achevait par son acte, chaque individu parvenait à son but. Et les actes dans le temps avaient leur moment comme les choses, dans l'espace, leur place. Cette précision, que pouvait seule fournir la mesure, l'appui des chiffres, émerveillait Alexandre Besson. Les rues, les édifices, les étages, les chambres, voire même les individus, tout était numéroté. Une rue lui apparut comme une colonne de chiffres. Plusieurs rues formaient une table de logarithmes. Et il s'adonnait à de superstitieux calculs.

Après un repas où l'ordre rituel des saveurs était quelque peu bouleversé, habitué qu'il était à déguster les mets sucrés à la fin du repas et les plats épicés au milieu, le professeur s'enquit de la distance qui sépare New York de Montréal. Se savoir si proche du Canada et souffrir d'une température aussi torride, cela bouleversait ses notions géographiques. Il n'était tout de même pas logique qu'il franchît la frontière canadienne coiffé d'un canotier. Il craignait le ridicule, et par dessus tout, de passer pour étranger. Il se faisait une fierté de son étrange pouvoir de mimétisme, d'adaptation ; pourtant il ne se connaissait pas d'ascendance israélite. C'est ainsi qu'à Poitiers, il était triste et terne comme les murailles de la ville. A Paris, il flânait comme un vrai Parisien. En Espagne, il se sentait sur la voie de la galanterie, en Amérique, sur celle du sans-gêne.

Décidé à ne partir que le lendemain, il occupa son après-midi à la visite du Rockefeller Centre. Il se promenait là, ad-

mirant les fresques, les marbres, ne sachant s'il visitait le prototype des habitations d'Amérique ou une pièce unique, le « clou » d'une exposition. Aspiré jusqu'aux terrasses, plein de vent et d'air ébloui de voir New York à ses pieds, il se retrouva au niveau du sol, dans le luxe d'un salon. De hauts piliers de miroirs sombres contre lesquels glissait le silence supportaient une obscure lumière. On attendait dans l'ombre violette de cette cathédrale païenne quelque sacrifice sanglant; mais il n'y avait, dans un coin, qu'une jeune fille qui sacrifiait à la mode, resserrant sa ceinture, sa silhouette.

Il ressortit de là, comme s'il venait de voir, dans un cinéma de Poitiers, un film documentaire sur New York. Il se répétait tout haut son nom pour ne pas se confondre avec cette foule, pour ne pas se voir comme il la voyait. Il se répétait tout haut son nom pour bien se persuader que lui, Alexandre Besson, allait par la Cinquième avenue. Et le soir, il rêva qu'il écrivait dans la neige la formule de New York, de ses passions, de son rythme, de toutes ses vies, en une équation gigantesque...

*
* *

« No parking. Ne pas stationner. »

Devant tous ces écriteaux bilingues, le professeur se sentait mal à l'aise. Il s'était trouvé déjà en face de pancartes où la traduction française était en allemand. C'était en France, pendant l'occupation. Serait-il encore en pays occupé? Et quel serait donc l'occupant? Lorsque dans certains quartiers de la ville, ses regards tombaient sur une traduction en hébreu, alors le brave Alexandre, perplexe, se demandait si c'était les Juifs qui occupaient l'Angleterre, ou les Français la Palestine, ou bien les Anglais, les Juifs et les Français. Problème qui se montrait bien que fort délicat, d'une extrême simplicité. Il s'agissait de raisonner par l'absurde, et de s'appuyer sur les faits. De s'appuyer très fort au besoin. Des faits, c'est solide. « No parking. Ne pas stationner. » Et rêveur, le professeur Besson, aussi discipliné qu'un véhicule, continuait son chemin.

Il apprenait à connaître l'écorce de Montréal, l'apparence, au cours de longues promenades solitaires. Non pas qu'il se fût décidé à vivre en sauvage pour se consoler ne n'en point trouver trace. Mais il ne voulait point forcer les barrières.

Les amitiés nouvelles viendraient en leur temps. Sûrement qu'il ne serait pas complètement déraciné dans ces milieux où l'on parlait sa langue, où l'on croyait au même Dieu que lui. Même latitude que la France. Son voyage n'avait été qu'une translation.

Même latitude, et pourtant quelle chaleur. Sottise que d'enseigner que le Canada est un pays froid, un pays de neige et de fourrure ! Jamais il n'a vu tant de femmes en souliers blancs et d'enfants si dévêtus. Quant aux hommes, il sera dit qu'en tous pays ils souffriront cet horrible costume européen, survivance de la fraise et du pilori.

Alexandre Besson, congestionné, se réfugie sous une rangée d'érables, dans leur ombre verte. Ses pensées en deviennent plus aimables. Il sent la nature douce, humaine. Alors qu'en Allemagne, songe-t-il, l'arbre national ne donne que des touffes de fleurs sèches que l'on lave en d'insipides infusions, ici l'érable dispense sa sève, son sang même. Telle générosité l'émeut. Il se sent déjà canadien.

Après ces journées ensoleillées, ce qui manquait le plus au professeur Besson, c'était la terrasse fraîche de quelque café. Au rite de l'heure de l'apéritif, toute sa vie, il s'était soumis. Non pas qu'il eût tendance à l'alcoolisme, mais il respectait la tradition. Il entraît donc, un peu désesparé, comme un Juif qui n'aurait pour synagogue qu'une mosquée, dans ce succédané de café qu'on nomme pharmacie. Là, il se calait devant un siège inoccupé, dans l'angle d'une loge où les solitaires ont toujours l'air abandonnés ou veufs. Plus que partout ailleurs, en Amérique, tout est fait pour le couple : ici, l'homme réalise pleinement la symétrie de son être.

Le professeur n'osait prendre un de ces breuvages colorés qui lui rappelaient les drogues voisines et les grosses boules de verre ornant les pharmacies de France. Il s'en tenait à la crème glacée. A petits coups de langue léchant la sphère savoureuse, il songeait à son enfance qu'une mère craintive avait privé de ce délice. Il songeait à son enfance adoucie par les bois de réglisse et les roudoudous. Alors il sentait pointer l'aube d'un sentiment honteux, indigne de l'homme : la nostalgie.

S'ennuyer de ce qu'on ne peut retrouver dans l'instant même, de ce qui fut douceur et n'est plus, autant gémir après

ce qu'on n'a jamais connu, regretter tous les bonheurs dont on n'a pas joui. Nostalgie de Pierrot pleurant après la lune, du matelot qui veut revoir l'étoile dépassée. Il n'y a d'exil que pour les êtres faibles, ceux qui ne comprennent pas : le sage est habitant de la terre.

Mais les mathématiques n'avaient point conduit Alexandre Besson jusqu'à la sagesse. En chemin, il avait pris une tangente, le rêve. Et cette tangente, par définition, mène à l'infini. Aussi le professeur se perdait-il quelquefois.

Ce soir-là, ce fut le chemin du retour à l'hôtel que son âme ne sut retracer. Il lui semblait dans ces maisons de commerce coucher dans le hall d'une gare, devoir au lendemain reprendre ses bagages, être encore voyageur de transit. Il n'osait ouvrir ses malles, s'installer dans cette chambre où tant d'autres étaient passés, où tant d'autres passeront. Rêveur attaché à ses habitudes, nomade bourgeoisement à la façon d'un fonctionnaire, il aurait souhaité retrouver ici son petit appartement de Poitiers, les meubles de sa chambre : ce grand chiffonnier, à gauche de la fenêtre, sous le portrait de sa mère, la pendule de bronze où toutes les heures deux amours s'embrassaient se croyant bien cachés par le globe de verre, et cette bergère au fond de laquelle, délicieusement, chaque soir, il savourait sa pipe. Certes apparemment, sa chambre n'était point celle d'un monsieur célibataire. Mais il n'y avait pas de chiffon dans le chiffonnier, pas de secret dans le secrétaire, et les moutons que la bergère gardait n'étaient que de poussière. Alexandre Besson aurait aimé retrouver tous ses meubles comme il revêtait les habits qu'il avait en France. Et sur son lit d'acajou, ce gros édredon gonflé comme une voile lorsque souffle le vent !

Chambre d'hôtel, aussi neutre, aussi vide, même luxueuse, qu'une chambre d'hôpital. Où ceux qui passent ne laissent pas de trace : le papier oublié dans un tiroir est bientôt jeté, le parfum trop tenace, chassé. Meubles aussi impersonnels que ces meubles à vendre dans les vitrines des magasins. Tout ce que l'argent peut acheter est marqué de cette fadeur, de cette note sans couleur. Qu'une maison soit habitée, alors suffit à l'animer une main de femme qui entr'ouvre le volet ; maison à vendre, amas de pierre sans âme. La possession donne la vie à ce qui ne vit point.

Bien pauvre se sentait le professeur Besson ce soir-là. A la limite du sommeil et du conscient, il se promit de chercher, dès le lendemain, quelque gîte dans une famille canadienne. Un lit aux draps fleurant bon, comme en Poitou, un foyer duquel il pourrait s'approcher cet hiver lorsque dehors tomberait la neige.

JACQUELINE MABIT.

LES MAINS

Rien donc n'avertit l'enfant de la perfidie qui rôde autour de ses mains jaillissantes ? et ne pressent-il point une menace prodigieuse que seule la musique tient suspendue ?

Il joue comme jamais il n'a joué. Sa maigre face déchirée de lumière est dans le ravissement. Il penche un peu la tête sur l'épaule en écoutant : la flamme rose des longs cierges salue ce frère contemplatif.

Celui qu'il ne voit pas et qui l'a tant aimé, jusqu'à s'arracher du flanc le sang et la moëlle, jusqu'à le rassasier de la manne dont lui-même avait faim — le maître, dans les ténèbres, rive sur l'élève sa figure hallucinante. Sa figure consumée rongée aux bords des joues ainsi qu'une torche que le vent a éteint, sa tête de forgeron roussie à l'étincelle du fer sur l'enclume — un masque émerveillé se levant comme une noire aurore d'éternité.

Demain le monde saura. Mais ce soir qu'il faut de silence !

La nouvelle de l'attentat.

La nouvelle odieuse.

Cela jaillira, tournoiera, s'abattra sur le monde. Et le monde pour un instant arrêtera une course insensée : le temps de happer la nouvelle monstrueuse, de la tenir entre les dents chaude, molle, d'en sucer le sang — de sentir sur la langue grouiller quelque chose...

Le monde a faim. Le monde est la recherche de ce qui satisferait sa faim. Le monde veut la haine à mâcher. Pourquoi les hommes n'ont-ils à lui offrir que l'amour ? L'amour saignant, écrasé, maudit dont nos crimes sont le sanglot et la cloche ; afin que par l'amour chaque homme soit pour son frère de la manne au désert.

L'enfant écoute comment lui parle son génie et comment il rit dans la verte odeur de sa puissante jeunesse. Il ne sait pas encore le poids de ses petites mains au bout des bras frêles, ni de quel signe expiatoire déjà elles ont marqué son front. C'est son dénuement et sa richesse de ne rien savoir et d'obéir. Il est comme un vase blanc docile à recueillir des fleurs pourpres. Il est celui que le maître a créé à la musique en se déchirant.

rant lui-même. Et maintenant c'est l'heure où, le flanc vidé, celui-ci pris au vertige de sa pensée rêve de se recréer à la vie.

L'enfant posa avec une délicatesse infinie l'accord final de ses mains miraculeuses : une note, uné seule vibra encore lente à se refermer, à mourir, à clore l'espérance du poète qui l'avait faite peut-être pour être la suprême et dernière expression du disciple fidèle. Les flambeaux posés sur le piano éclairèrent soudain une masse sombre surgie du silence de l'appartement. L'homme se pencha. Au souffle amer qui effleurait sa nuque, l'élève tourna le visage, tressaillit, trembla. Le reste s'accomplit. Lutte brève, inouïe, atroce. L'enfant fut saisi, emprisonné entre des bras durs ; et tout à coup il vit le fauteuil débarrassé de housses, là contre le mur où il se sentait entraîné. Il se souvint d'une chose inviolable pendant des mois dissimulée sous un amas de guenilles ; il eut peur. Une peur bavant froid, la peur du tombeau arracha à sa poitrine un hurlement effroyable. Et déjà il était jeté sur la chaise de fer, un battant filtrait sa respiration. Le mécanisme jouait, immobilisait ses bras : il avait les mains en place parfaitement. Les yeux fous d'horreur il vit encore son maître allonger un doigt, toucher un bouton ; il vit briller quelque chose dans l'air ; il sentit entrer dans ses os des dents d'acier...

Du sang ! Du sang ! Cela jaillit comme une fête des poignets aux racines nues et la sève rouge faisait des bulles et dessinait des fleurs et sentait la terre ouverte — la jeune terre vierge grosse de tous les printemps.

L'homme avait ramassé les mains qui lui échappèrent. Avec un cri de douleur il se jetait à genoux pour les reprendre ; il les baisait étouffé par le sang dont il avait la face couverte ; il essuyait la chair inerte de sa bouche, de son vêtement, de ses cheveux. Une joie formidable le possédait. Il semblait plus grand, plus fort. Il rayonnait du sein même de l'enfer. Il rejetait en arrière sa tête énorme d'un mouvement triomphal et il regardait les petites mains prestigieuses posées sur le clavier comme Thésée, délivré de ses chaînes, se lève et contemple la terre promise.

Elles allaient jouer. Le mort n'était qu'un messager. L'âme et la vie, la source et le flot n'est-ce point celui-ci ? Les mains muettes singulièrement lourdes vont frémir et s'éveiller ainsi qu'une Pâque, les doigts pétrifiés ressusciteront à cause de

LES MAINS

tant de foi. Alors l'homme sourit à travers la colle épaisse de ses lèvres. Il est beau. Il est pur. Il touche la douce paume offerte, ajuste à ses mains infirmes celles qu'on lui avait volées et qu'il vient de retrouver. Le contact déjà est froid, mais ce n'est pas de cela qu'il tremble; parce que le piano va lui appartenir. A cause de l'éternité dont il se sent proche, parce qu'il a aimé et cru du fond de l'abîme. Un grand sanglot cerne sa poitrine. L'agonie de la musique insaisissable, intraduisible monte en lui telle la mer: la mer balance tendrement au creux de ses entrailles le squelette pourri d'eau de l'incommensurable inquiétude humaine — la musique aussi soeur de la mer. Mais lui secoue la tête. Cette fois il osera un défi colossal. Il manquait au chant intérieur la flûte par où passer le son. Il ne manque plus rien.

Il s'avance, va préluder. Les mains s'écrasent sur les notes. Il ne voit pas qu'elles ont versé tout leur sang et que les doigts peu à peu raidissent. Il recommence. Les mains s'affaissent en ravageant le son... Alors il s'obstine, cherche un moyen. La sueur délaie la croûte violacée de son front, il sent le ver de l'angoisse reprendre sa place dans les chairs et procréer. Ses mâchoires se contractent, il pèse de toute la force de ses épaules, il enfonce les ongles dans la peau morte. Et il gémit soudain; la rage le saisit contre elles qui ne savent que s'aplatir avec un bruit de motte de terre. Il tape, il flagelle, il fouaille. Il a l'air, dans la cireuse lueur de l'aube, d'un damné de l'amour battant la mesure de son néant. Il est lui-même l'amour et l'espérance terrassant le néant...

ADRIENNE CHOQUETTE.

LA MAISON DE L'ESPLANADE

Stéphanie de Bichette était une curieuse petite créature, avec des membres grêles et mal figués. Une guimpe empesée semblait seule empêcher de retomber sur l'épaule la tête trop pesante pour le cou long et mince. Si la tête de Stéphanie de Bichette se trouvait si lourde c'est que toute la noblesse et le faste de ses ancêtres s'étaient réfugiés dans sa coiffure. Une coiffure haute, aux boucles rembourrées qui s'étagaient sur son crâne étroit, avec la grâce symétrique d'une architecture de douilles d'argent.

Mademoiselle de Bichette était passée sans transition, sans adolescence et sans jeunesse, de ses vêtements d'enfant à cette éternelle robe cendrée, garnie au col et aux poignets d'un feston lilas.

Elle possédait aussi deux ombrelles au manche d'ivoire travaillé; une ombrelle lilas et une autre cendrée. Pour ses promenades en voiture, elle faisait alterner, selon le ciel, l'ombrelle lilas avec l'ombrelle cendrée. Et toute la petite ville savait le temps qu'il faisait, grâce à la couleur de l'ombrelle de mademoiselle de Bichette. L'ombrelle lilas indiquait les jours resplendissants et l'ombrelle cendrée les ciels quelque peu nuageux. L'hiver et quand il pleuvait, Stéphanie ne sortait jamais.

Si je vous ai parlé des ombrelles de mademoiselle de Bichette et de l'autorité dont elles jouissaient pour annoncer les nuances de la température, c'est que je veux insister sur le fait que ces deux ombrelles n'étaient que les signes extérieurs d'une vie bien ordonnée.

O ! à la vérité, la vie de mademoiselle de Bichette se montrait un édifice parfait de régularité. Une immuable routine soutenait et sustentait la vieillotte et innocente personne. La moindre fissure à cet extraordinaire construction, le moindre changement à cette discipline établie aurait suffi à rendre malade mademoiselle de Bichette.

Heureusement que la vieille fille n'avait jamais changé de femme de chambre ! (C'est des choses qui arrivaient, dans ce temps-là...)

Géraldine, ainsi s'appelait la femme de chambre, soignait

et servait sa maîtresse, tout en témoignant un respect admirable de la tradition.

Toute la vie de mademoiselle de Bichette était une tradition, ou plutôt une suite de traditions. Il y avait, outre la tradition des ombrelles et celle de la fameuse coiffure, la tradition du lever, celle du coucher, de la dentelle, des repas, etc. . .

Stéphanie-Hortense-Sophie de Bichette habitait, face à l'Esplanade, une maison de pierre de taille datant du régime français. Vous savez bien, une de ces maisons hautes, étroites, avec un toit pointu garni de plusieurs rangées de lucarnes, dont les dernières perchées sont à peu près grosses comme des nids d'hirondelles. Cela implique aussi deux ou trois greniers à l'intérieur, ce qui n'est pas à dédaigner pour une vieille fille ! Mais mademoiselle de Bichette, croyez-moi ou non, ne montait jamais dans ses greniers s'attendrir sur des souvenirs, caresser de chères vieilleries, organiser des ménages minutieux et insensés, tout en respirant cette odeur de papier jauni et de renfermé que sentent tous les greniers, même les mieux tenus !

Elle occupait le corps de la maison, c'est-à-dire à peu près une chambre par étage. Au quatrième, la chambre de Géraldine demeurait seule ouverte, à côté des anciens appartements des domestiques. Cela faisait vraiment partie de la tradition de condamner les pièces à mesure qu'elles ne servaient plus. On avait ainsi successivement condamné la chambre des petits frères morts de la scarlatine, alors que Stéphanie était à peine âgée de dix ans ; celle de la mère, décédée peu après ses enfants ; celle d'Irénée, le frère aîné, tué dans un accident de chasse ; celle de Desneiges, entrée chez les Ursulines ; ainsi que la chambre du père, mort après une longue maladie ; sans oublier la chambre de Charles, fermée depuis son mariage.

Toujours le même rite s'accomplissait : l'occupant de la chambre parti pour le cimetière, le couvent ou l'aventure matrimoniale. Géraldine rangeait dans la pièce, en ayant soin de tout laisser dans la même disposition. Elle rabattait les persiennes, posait des housses aux fauteuils et fermait la chambre à clef. C'était fini. Personne n'y mettait plus les pieds. Un autre membre de la famille se trouvait définitivement classé.

Géraldine prenait plaisir à cette solennelle et méticuleuse désaffectation, tout comme un fossoyeur peut en avoir à aligner des tombes et à bien ratisser des tertres.

Parfois, Géraldine pensait qu'un jour il lui faudrait aussi fermer la porte de la chambre de mademoiselle Stéphanie et rester, quelque temps, seule vivante parmi les morts. Elle entrevoyait ce moment sans horreur, avec une certaine délectation, ainsi qu'un repos, une récompense. Après tant de laborieux ménages dans cette grande maison, enfin toutes les chambres seraient fixées dans un ordre éternel. La poussière et le moisi pourraient recouvrir les meubles, Géraldine n'aurait plus rien à nettoyer là-dedans. La chambre des morts ne se fait pas.

Ce n'était pas là calcul de paresseuse. Géraldine rêvait de la dernière porte poussée et de la dernière clef passée au trousseau, comme le laboureur songe à la dernière gerbe et la brodeuse au point final de sa tapisserie. Cela signifiait pour Géraldine le couronnement suprême de l'oeuvre pleinement accomplie et la réalisation de son destin de femme de chambre.

Il était curieux de voir que la vieille bonne englobait parmi les défunts deux vivants : mademoiselle Desneiges, la religieuse ; et monsieur Charles, époux et père de famille. Tous deux ayant quitté le foyer paternel, cela suffisait pour que Géraldine les comptât comme inexistant. Ils ne gardaient plus rien de commun avec la vie de cette maison. La lourde porte du cloître s'était à jamais refermée sur mademoiselle Desneiges. Quant à monsieur Charles, du fait de son mariage avec une petite couturière de la Basse-Ville il mécontenta si fort son père que celui-ci frustra le jeune homme de l'héritage de la vieille demeure qui échut ainsi à Stéphanie.

Charles venait chaque soir chez sa soeur. Géraldine ne lui adressait jamais la parole. Pour elle, Stéphanie était toute la famille de Bichette.

Au troisième étage, les portes demeuraient closes, excepté celle de mademoiselle de Bichette. Au deuxième, seul le petit boudoir bleu vivait de sa vie effacée et désuète. Au premier, s'étendait un salon, profond et embarrassé de meubles hétéroclites, eux-mêmes hérissés de bibelots aux formes inquiétantes et multiples. Tout le rez-de-chaussée gardait béantes ses portes de chêne sculpté : anti-chambre, salon, salle à manger. Au sous-sol, restait l'antique cuisine, humide et inconfortable.

Géraldine était aussi cuisinière, mais n'en portait pas le titre.

Si sa maîtresse avait le culte de la tradition, elle, Géraldine, possédait celui des boutons de couleurs brillantes. Sa jupe noire et son tablier blanc étaient toujours réglementaires; mais, pour ses blouses, elle témoignait de plus de fantaisie. Des boutons rouges garnissaient les blouses bleues, des jaunes les blouses vertes, etc., et à l'infini, sans oublier les boutons d'or, de verre et d'argent. Géraldine avait découvert au grenier des caisses de vieux vêtements qu'elle dépouillait sans vergogne de tous leurs boutons.

A part cette innocente manie, la grosse fille au teint fleuri ne détestait pas de faire son tour à la cave à vin, chaque soir, avant de se coucher, consciencieusement et dévotieusement.

Mais où Géraldine se montrait admirable, c'était dans l'observance de la tradition à l'égard de sa maîtresse.

Chaque matin, à sept heures, l'été, et à huit heures, l'hiver, elle montait les trois escaliers et venait frapper à la porte de mademoiselle de Bichette. Deux coups d'un doigt résolu, deux coups, pas moins et pas plus. Tel était le signal; et le cérémonial commençait de se dérouler immédiatement.

Géraldine ouvrait les rideaux du lit, les rideaux de la fenêtre, puis enfin les persiennes. La vieille demoiselle aimait dormir dans la noirceur la plus parfaite et exigeait plusieurs doublures d'étoffe et de lattes vernies entre elle et les maléfices de la nuit. Elle craignait aussi les premiers rayons du soleil, dont on ne sait que faire, puisqu'ils vous éveillent avant qu'il ne soit l'heure de vous lever.

Ensuite Géraldine retournait chercher dans le passage la voiturette, garnie au préalable de tout ce qui pouvait être nécessaire à Stéphanie pour les premières heures de la journée. Deux pilules blanches dans un verre d'eau, du café et des roties, une brosse à dents et du dentifrice, une baignoire de cuivre, du linge blanc et empesé. Ajoutez à cela un plumeau, un balai, un porte-poussière, enfin tout ce qu'il faut pour faire le ménage.

La voiturette était aussi large qu'un lit simple, longue de quatre pieds et possédait trois étages. Géraldine l'avait elle-même construite avec de vieilles caisses et des roues de *kiddie car*.

Le petit déjeuner de Stéphanie terminé, la servante baignait, habillait, poudrait et coiffait sa maîtresse, qui se laissait faire, muette, inerte et confiante.

Après cela, il y avait parfois une minute de flottement douloureux, une crispation angoissée dans la cervelle de mademoiselle de Bichette, quand Géraldine se penchait à la fenêtre, examinait le ciel en fronçant les sourcils et déclarait : « Je sais bien pas quel temps qu'y va faire ! »

La vieille fille regardait sa bonne d'un air si désespéré, si perdu que la servante prenait sur elle de dire avec assurance : « Y va pleuvoir, vous allez pas sortir à matin, je vas le faire assavoir au cocher... »

Stéphanie se rassérénait, mais elle ne reprenait vraiment son assiette qu'une fois installée par Géraldine dans le salon bleu, sur sa chaise au haut dossier de bois sculpté, près de la fenêtre, sa dentelle commencée sur les genoux et son crochet entre les doigts. Alors seulement cette idée faisait son chemin dans sa tête : « Il ne fait pas beau... Je ne puis sortir... Il ne me reste qu'à manier ce crochet et ce fil de la même façon que ma mère me l'a montré quand j'avais sept ans... S'il avait fait beau, ça n'aurait pas été pareil, je serais sortie en voiture. Il n'y a que deux réalités au monde... deux réalités sur lesquelles on puisse s'appuyer... et s'enfoncer dedans en fermant les yeux : la réalité de la promenade en voiture et celle de la dentelle au crochet... Quel dépaysement quand Géraldine ne sait pas encore quel temps il va faire et qu'il faut rester dans l'incertitude sans rien de solide sous les pieds... Cela me démantibule le cerveau ! Oh ! ne plus penser, et se laisser emporter par ces deux sûres et uniques réalités : celle de la promenade et celle de la dentelle !... »

Même si la température tournait au beau, Géraldine n'en disait rien à sa maîtresse. Le choc aurait été trop violent pour Stéphanie. Jugez de la perturbation produite dans l'existence d'une personne qui se croit à l'abri des surprises, bien établie dans la réalité de la dentelle au crochet, quand on ose lui annoncer qu'elle fait fausse route ? C'est à devenir fou et à ne plus croire à aucune réalité !

Mademoiselle de Bichette confectionnait, depuis son enfance, des espèces de napperons que Géraldine destinait aux usages les plus variés. Stéphanie connaissait tous les secrets de ce travail et cette science lui suffisait. Les napperons lui échappaient des doigts, au rythme égal de quatre par semaine. Ces petits morceaux de dentelle blanche se ressemblaient

comme des frères. Il y en avait partout dans la maison : cinq ou six sur le piano, à peu près huit sur chacune des tables, une dizaine sur chaque fauteuil, un ou deux sur les chaises et pas un des nombreux bibelots des chambres ne se passait de ce support ajouré. C'est-à-dire que les meubles paraissaient saupoudrés de cristaux de neige grossis au microscope.

L'hiver et l'été lorsque Géraldine avait résolu que la température n'était pas *sortable*, mademoiselle de Bichette tricotait, toute la matinée, dans son boudoir bleu, assise bien droite, presque irréaliste tant elle était immobile, les pieds posés sur un tabouret recouvert d'une sorte de housse ressemblant étrangement à l'ouvrage que la vieille tenait dans ses mains.

A midi moins cinq, Géraldine annonçait : « Mademoiselle Stéphanie est servie. »

Ladite demoiselle se levait aussitôt ; la phrase rituelle avait touché en elle un déclic précis et bien stylé par une longue habitude, ce qui lui permettait, sans effort de pensée, presque sans comprendre, de se mettre lentement et cérémonieusement à descendre l'escalier, puis de prendre place à table.

Si Stéphanie sortait, elle était de retour à midi moins le quart sans faute. Elle avait donc amplement le temps de recevoir l'annonce du déjeuner avec les dispositions de calme requis.

Les sorties de mademoiselle de Bichette n'en possédaient pas moins un caractère méthodique incroyable. Elle avançait sur le trottoir, à petits pas ; tout sa frêle personne ployait sous le poids des cheveux échafaudés en multiples bouclettes. Géraldine aidait sa maîtresse à monter en voiture. Le cocher fouettait son cheval, et la calèche partait pour un calme et lent voyage, invariablement le même, à travers les rues de la petite ville.

Le cheval connaissait le chemin par cœur et le cocher en profitait pour faire un petit somme, la casquette enfoncée sur les yeux, les jambes étendues, les mains croisées sur le ventre. Il se réveillait toujours à temps, comme par magie, la promenade terminée. Il s'écriait, en s'étirant d'un air surpris et joyeux : « Eh ! ben Mamzelle, nous y voilà revenus encore une fois ! » Tout comme si, en s'endormant au début de la randonnée, le bonhomme n'avait pas été très sûr d'être de retour au réveil, ou que ce fût en pays vivant !

Mademoiselle de Bichette, soutenue par Géraldine, disparaissait dans sa maison, le cocher dételait le cheval et remisait la voiture; et c'en était fait; les habitants voyaient avec regret se désassembler l'étrange équipage qui tranchait, dans la lumière du matin, de toute son apparence fantomatique: une vieille rosse allant, traînant, dans sa voiture surannée, un cocher endormi en une espèce de petite momie en robe cendre et lilas...

Après le déjeuner, Géraldine conduisait sa maîtresse dans le grand salon du premier. Sans cesser de manoeuvrer son crochet, Stéphanie recevait quelques visites, et Géraldine offrait du vin de pissenlit et des janoises.

La vieille fille ne quittait pas son siège, s'efforçant de garder la tête haute, malgré qu'elle eût la nuque cassée sous le poids de la monumentale coiffure. Parfois, cet effort constant et douloureux se traduisait par quelques grimaces mal retenues qui étaient les seules marques d'expression que les visiteuses pouvaient distinguer sur son petit visage poudré.

A part cela, Stéphanie demandait à ses hôtes: « Comment va madame votre mère ? » d'une voix si terne et si blanche qu'on craignait que cette voix ne sortît d'une des nombreuses chambres abandonnées, et que quelques personnes dans la ville croyaient toujours habitées par leurs anciens maîtres.

Cette phrase de Stéphanie tenait lieu de bienvenue, de salutation, d'adieu et de conversation; à vrai dire, elle tenait lieu de tout, car le vin était sûr et les janoises dures comme fer. De puis le temps que la servante avait confectionné cette collation ! Je crois même que ça datait de l'époque où le père de Stéphanie vivait encore !

Les visiteuses de mademoiselle de Bichette étaient si âgées et si tremblantes que le plus parfait étranger aurait eu la tact de ne pas poser cette question saugrenue, au sujet de la santé de leur mère; mais mademoiselle de Bichette ne connaissait pas d'autre formule de politesse, et d'ailleurs elle n'attachait aucun sens aux paroles qu'elle prononçait.

Si Stéphanie terminait un rond de dentelle devant ses invitées, elle le laissait tomber à ses pieds, comme un caillou qui coule à pic, et recommençait sans se troubler une nouvelle et semblable dentelle.

Ces dames ne restaient jamais longtemps, et Stéphanie ne prêtait pas plus d'attention à leur départ qu'à leur présence.

A six heures et quart, Géraldine venait dire que monsieur Charles était en bas. Le programme de la journée fonctionnait comme le mécanisme d'une longue horloge suisse, et les rouages intérieurs de mademoiselle de Bichette correspondaient exactement à ce programme, en avertissant les jambes de l'étrange petite personne d'avoir à la porter immédiatement au rez-de-chaussée.

Son frère l'embrassait sur le front. Il souriait en frottant l'une contre l'autre ses mains aux doigts boudinés :

« Hum, il fait bon dans la maison ! »

Puis il suspendait son paletot à une patère dans l'antichambre. Géraldine suivait tous les mouvements de Charles, d'un regard hautain et triomphant. Les bras croisés sur sa forte poitrine, elle se croyait, peut-être, l'air vengeur et impressionnant de la statue du commandeur ? Elle regardait avec mépris le paletot étriqué et usé et semblait dire :

« Hein ! Ça devait arriver ! Monsieur Charles a voulu se mésallier avec une fille de la Basse-Ville... Monsieur son père l'a déshérité et, moi, j'ai fermé sa chambre comme on ferme celle des morts. Si mademoiselle Stéphanie veut le recevoir tous les soirs, c'est de son affaire, mais moi, je veux lui faire sentir que je jouis de son humiliation, moi la servante. Je sais qu'il est pauvre et que c'est sa punition pour avoir désobéi à monsieur de Bichette. Il vient ici parce qu'il n'a pas de quoi manger chez lui. Il devore nos provisions et garde sur sa vilaine peau de quêteux une partie de la chaleur de la maison... Gueux, va ! »

Si Charles ne mangeait qu'un seul bon repas par jour, chose étonnante il n'était pas maigre. Il était même très gras, très gras et très jaune. Sa tête chauve ne tranchait pas sur la face luisante, sans couleur, aux lèvres et à peine teintée, aux yeux. Géraldine disait de lui qu'il avait des yeux de poisson et que son linge sentait le graillon. A part cela, la femme de chambre ne pardonnait pas à un Bichette d'avoir perdu la délicatesse de ses manières à table.

« De ce que cette créature a pu lui désapprendre les belles manières du beau monde, c'est pas croyable, » marmottait-elle.

A mesure que l'heure du repas approchait, la joie de Charles devenait plus bruyante. Il ne cessait pas de se frotter les mains, il s'asseyait, se levait, allait de la fenêtre à la porte,

de la porte à la fenêtre, sous les yeux indifférents de Stéphanie.

Puis, le frère et la soeur s'installaient, chacun à un bout de la longue table de la salle à manger.

La chambre n'avait pas de bec de gaz et paraissait encore plus grande et plus profonde, éclairée seulement par deux bougies dans des chandeliers d'argent posés sur la table. Les coins de la pièce se trouvaient parfaitement perdus dans l'obscurité et les ombres des deux convives dansaient comme des flammes noires sur les murs aux boiseries de chêne curieusement travaillées.

Chaque soir, on aurait dit que l'atmosphère de la salle impressionnait fortement Charles. Peut-être sentait-il des présences blotties dans l'ombre, spectatrices invisibles de ce singulier repas, et craignait-il de voir surgir d'un moment à l'autre les spectres qui hantaient les chambres du haut et de les voir prendre leurs places restées libres à cette grande table où présidait une petite vieille, haute comme une chatte à genoux, blanche comme du linge et qui semblait déjà participer au monde peu rassurant des êtres surnaturels.

Dès que le frère de Stéphanie avait avalé une gorgée de potage, sa bonne humeur tombait, sans vie, anéantie par le coeur. En entrant dans la maison, l'odeur du dîner qui cuisait exaltait Charles, le grisait comme une merveilleuse promesse; et, maintenant que la promesse était tenue et qu'il était en pleine possession de son désir, l'homme devenait sombre et nerveux. Était-ce le remords de manger seul des mets riches et bien apprêtés, alors que, dans les sordides chambres de la rue des Irlandais, sa femme et ses enfants se partageaient une méchante soupe contenant plus d'eau que de jus de légumes ?

A la vue de la corbeille d'argent remplie de pain, Charles se troublait en se rappelant ce geste qu'il accomplissait chez lui, chaque matin, celui de couper pour la journée le nombre de tranches de pain nécessaires: trois tranches pour chacun. Il étendait les morceaux coupés sur la planche afin de les laisser sécher, parce que le pain rassis ça ne se mange pas aussi vite que le frais. Après cela un enfant pouvait redemander du pain, le compte était fait pour jusqu'au lendemain, et Charles gardait dans sa poche la clef de l'armoire. Ainsi pour le sucre, le thé, le lait, etc. . . Il fallait tout mesurer et encore on n'était jamais sûr d'avoir de quoi se mettre sous la dent, à douze heures près.

A travers ses pensées amères, Charles regardait la nappe de dentelle, les lourdes argenteries, la fine vaisselle, et cette soeur qui mangeait et qui vivait toujours malgré son apparence extra-terrestre. Quel fil mystérieux retenait Stéphanie sur la terre ? A la voir, on eût cru qu'un souffle eût suffi à la renverser, et pourtant elle ne cessait de durer.

Géraldine tournait autour de la table, et son oeil aigu semblait pénétrer le cours des pensées de Charles. Celui-ci éprouvait un grand malaise à se sentir ainsi observé et déviné, et il se disait que Stéphanie serait déjà allée rejoindre ses ancêtres, si cette maudite servante ne s'ingéniait pas, par quelque procédé diabolique, à ranimer la morte et à la retenir dans la maison paternelle, exprès pour jouir le plus longtemps possible de la déchéance de Charles. Dans quel « no man's land » la vieille sorcière avait-elle fait un acte avec le vieux monsieur de Bichette et Satan lui-même ? Géraldine avait hérité de la colère du père contre le fils ; et, fidèle à cette colère comme à une promesse sacrée, elle rappelait sans cesse à Charles quelle malédiction pesait sur lui.

De son vivant le père subissait l'influence de Géraldine qui possédait sur lui un très curieux ascendant. Charles avait toujours cru que son père lui aurait pardonné sur son lit de mort, (la rancune s'éteignant avec la vie), si quelqu'un d'autre n'était pas intervenu pour retenir tout pardon sur les lèvres du mourant. Et ce quelqu'un, Charles en gardait le sentiment très net, c'était Géraldine.

A ce moment de ses réflexions, l'homme leva la tête, obsédé par un persistant regard qu'il sentait peser sur lui. La servante n'était déjà plus là, mais Charles entendait tinter le trousseau de clefs dans le passage, entre la salle et l'escalier de la cuisine. Charles frissonna ; il savait bien quelles clefs Géraldine portait ainsi à sa ceinture. Pas une armoire ni une seule chambre *habitée* ne possédaient de clef... Cela lui pinça étrangement le coeur de penser que la clef de sa propre chambre voisinaît avec celles des chambres mortes, et il eut peur. Puis il se ressaisit et marmonna :

« Damnée maison !... C'est à devenir fou de rester ici entre ces deux vieilles craquées !... Je crois que le vin me tourne un peu la tête... »

(à suivre)

ANNE HÉBERT.

DUHAMEL ET LES CONFEDERES

La popularité de Georges Duhamel au pays peut s'expliquer. Je ne serai pas cynique jusqu'à soutenir que c'est déshonorant pour lui et louangeur pour nous. Duhamel et nous ne faisons qu'un. Il y a affinités électives. Et l'admiration réciproque s'est cristallisée. Nous nous lisons les yeux dans les yeux. Peut-être cette aventure ne serait-elle jamais arrivée si nous n'avions eu un arrière-stock poétique à liquider pour le bénéfice des anthologistes. Et au libraire qui m'a dit: « Monsieur voici notre dernier Duhamel; encore dans ce livre, c'est bien senti... », il n'y avait rien à répondre. Je te sens et tu me sens. Sois mon frère, mais non mon épouse. A Duhamel, je demande une meilleure littérature qu'à Henry Bordeaux. Pourtant, ne commettons-nous pas une sigulière confusion en donnant du génie à Georges. Il y a entre le génie et le talent ce que Péguy, citant Bergson, nommait une différence de nature. A moins que le génie surfait de Georges Duhamel ne déteigne sur le nôtre. Mais, non, c'est notre dialectique qui lui a attribué nos qualités. Le premier âne à le surfaire fut un professeur de belles-lettres.

Il est vrai que nos conceptions de la poésie sont duhaméliques. Nous nous assimilons mieux les émotions d'autrui que les nôtres. Nos antennes poétiques sont assez bien branchées sur le monde, mais nos émissions sont toutes parasitées et nous n'irradions pas au delà de Percé. Un jour, quelque homme franc et au franc parler verra les prémisses de notre goût et ses conclusions seront redoutables. Sinclair Lewis n'a vu de son pays qu'une formidable caricature. La caricature canadienne finirait par être grande histoire. Petite et grande histoire. Car ce petit air de basset qui est devenu notre air national, nos vies à moitié vécues, notre langue à demi parlée, notre personnalité hémiplegique, notre bourgeoisie qui s'américanise. Sur la place de la société des nations, à Genève, nous serons les gros canons qui n'ont jamais servi, ou qui ont été chargés à blanc. Pourtant, comme les autres, nous avons nos 32 pieds d'instestins, un bassin, un large bassin à la française, la face comme une lune. Mais la belle éclipse que nous subissons depuis la Confédération, nous les confédérés! Où sont les neiges d'antan, avons-nous déjà appris... Les qualités françaises deviendront sous peu un anachronisme pour 4 millions de Canadiens français. En attendant, Georges Duhamel nous fait croire le contraire.

Il n'est rien de tel pour gâter que la mollesse du coeur, la mollesse duhamélique. Nous sommes Duhamel dans l'achèvement d'un mythe

familial qui a déjà trop duré. Nous sommes ce gentil peuple qui fait risette aux étrangers et à qui des académiciens viennent chanter tous les 25 ans qu'il est le sel de l'Amérique, la consolation de la vieille France (un deux trois, serrez les rangs) et que sur notre sol, a coulé le sang des martyres, (un deux trois, bombez la poitrine) et qui a fait la revanche des berceaux (repos). Parfois, nous n'avons pas d'histoire et nous sommes heureux; souvent nous avons une histoire et nous sommes en conséquence malheureux, toujours selon la gent historique. Je croirais plutôt que nous avons surtout une chronique comme Duhamel et que nous avons du goût seulement pour les chroniques. Notre plus grand caractère aura été le docteur Pasquier. Il vit, estompé dans la vie quotidienne où tous les soucis lui prennent le meilleur de sa personne. Que de fois je l'ai rencontré aux carrefours de rues sales. Il m'invitait à vider un verre. Il ne trouvait rien à dire. Mais son regard désenchanté se promenait sur l'écume de sa bière où les bulles crevaient comme ses illusions. Je l'attendais murmurer: ma vie se décolore, et comme dans ce poème d'Hugo, je vis éteint.

La Chronique des Pasquier est plus heureuse que la vie du docteur et que la nôtre. Duhamel est un lettré averti. Il savait qu'en appelant son oeuvre une chronique, il s'éviterait les reproches de la critique. Il savait qu'il s'inventait un genre qui n'était pas celui du roman, de l'histoire, du poème. C'était la chronique. Il pouvait rétorquer à ceux qui ne l'acceptaient pas: mais je ne fais pas un roman, je fais une chronique. La chronique recevait quand même certains compliments que le roman n'aurait jamais reçus. L'auteur des Pasquier connaissait son poids et sa mesure. Les Salavins n'avaient pas réussi. Il fallait des Pasquiers-Salavins. Et l'on a toute une famille vivant autour de quelque dieu. Pour Cécile c'est la musique, pour Suzanne, le théâtre, pour Joseph, l'argent et Jacques, le laboratoire. Le tout enveloppé d'une certaine brume symbolique, d'un certain vent de Bièvre, et d'une bonté plus ou moins évangélique. Duhamel galvaude le vocabulaire évangélique et scientifique. Ses personnages sont français mais de caractère moins prononcé que ceux de Martin du Gard. La femme du docteur Pasquier est un genre de Donalda parisienne. Cécile, une note de clavecin, Suzanne, une demi héroïne claudélienne, sans lèpre ni pape. Ce sont tous des extraits de poèmes, non des créatures.

Mais Georges a le souffle court et les projets longs. Le moindre essor fatigue Georges. Regardez donc Georges me dit cette femme, comme il plonge à plat. C'est un plongeur à plat, madame, c'est un écrivain à fleur d'eau. C'est un auteur médecin qui précipita madame Pasquier dans

des nuits blanches, sans gardénal. Et il parle de la souffrance comme d'une mauvaise grippe. Pour tirer de Cécile des réflexes de musicienne, il s'en fait l'impressario et la fait jouer à la salle Pleyel, devant grand public. Le grand public de Gerges Duhamel n'est pas les amphitéâtres de gens trop intelligents, mais dans le coqeron d'un Salevin imbécile. Ce qu'il se sent, toujours senteur ce Georges, délicat pour les historiens, comme Firmin Roz, et méchant loup les au-dessus de Firmin. Oh, il a parfois trouvé la phrase qu'il fallait, le chapitre sans défauts. Mais partout chez lui l'élève appliqué à un devoir, la description genre premier de classe, avec premier prix et accessit, toujours cette nuque qui va, sans hâte se courber devant une civilisation de fleurs en pot de grès roux, et qui en oublie peut être l'essentiel: le nerf tendu de la correspondance de Flaubert. Non pour Duhamel, ce qui compte c'est d'avoir le nez plat et d'être quand même un civilisé.

Je n'en vois pas l'inconvénient. Le danger pourtant est de prendre le nez plat pour la civilisation. Ce fin lettré mérite-t-il une pénitence, puisqu'il fut le bon élève. Combien de retenue, lui donnerons-nous, à ce modèle de Georges...? Qu'il écrive au tableau des lettres françaises ces deux questions:

Mon naturel est-il le bon ?

Ma simplicité est-elle correcte ?

Au moindre doute, stop. Ce serait le premier correctif à une oeuvre. Moi, je n'oserais éteindre le cierge pascal de nos carêmes prenants. Ce serait, pour l'édition canadienne, la nuit sur le mont chauve.

PAUL TOUPIN.

L'HONORABLE PARTIE DE CAMPAGNE, par
THOMAS RAUCAT

Editions Bernard Valiquette. Montréal
(Réédition)

Livre dont la structure et le montage sont originaux. La perspective des chapitre est neuve, où à chacun, le point de vue d'un personnage est exposé. Ces chapitres composent l'oeuvre comme de multiples faisceaux lumineux qui se croisent. Trame de notes gaies, vives, amusantes. La vie japonaise est là dévoilée, minutieusement intime. C'est un livre qui sans jamais poser au document, à l'étude sérieuse, nous en apprend plus sur les moeurs nipponnes que les profondes analyses et les vastes synthèses auxquelles aiment à se livrer d'honorables journalistes américains. (Je pense aux abstractions politiques d'Hugh Byas.)

Pour un Occidental, la vie japonaise apparaît comme un ensemble de rites comiques, puisqu'ils sont si éloignés de la nature. Tant de raffinements, de circonlocutions, d'emphase, de prévenances et de détours dans le commerce de l'esprit japonais, nous semblent extravagants. C'est un feu d'artifice de détail drôles, tout au long du livre. Puis au dernier chapitre, plein de la poésie d'une nuit d'Orient, toute parfumée de lune et d'eau de mer, se déroule avec la vague, le drame. Si savamment amené, il nous surprend. Après avoir fermé le livre, il suggère encore le rêve, comme ce profil estompé de montagne, ce Fuji-Jama mystérieux qui ferme tous les paysages japonais.

CHAMBRE D'HOTEL par COLETTE

Pony, Montréal

Sous ce titre commercial, le recueil groupe deux récits d'égale longueur, cent pages chacun, écrits, en s'en douterait, sur commande et sur mesure. C'est du Colette très faible. Il ne subsiste guère de la Colette de « La Maison de Claudine, », fraîche et parfumée comme une ondée sur un jardin d'été. On y retrouve plus l'auteur de « l'Envers du Music-Hall, » de ces scènes malsaines où des êtres sans idéal s'agitent dans des lieux sans air. On étouffe.

Le chat que Colette promène tout au long du premier récit comme un fantôme d'autrefois est le seul signe certain, la seule note où l'on reconnaît l'auteur. A sa manière qui va s'effaçant, elle substitue des symboles: le chat remplace le style.

Le héros masculin, un être gris bleu, de la prunelle à l'étui à cigarettes, précieux, fade et lâche, est simplement odieux. Et sa passion, même au paroxysme, est incolore et mécanique comme sa personne. Le cas de cet homme, obsédé par son bracelet-montre, relève moins de la psychologie que de l'horlogerie.

Quant au second récit, « La lune de pluie », il sent trop le souvenir séché entre deux pages de livre. Là, les personnages agissent et réagissent comme en rêve, marionnettes un peu flasques qui obéissent mal aux tiraillements indécis des ficelles. Car Colette n'a pas tout oublié du métier, elle en connaît encore les ficelles. Mais si elle garde toujours oeil jeune et sensation vive, l'imagination chez elle va s'affaiblissant. Comme chez tous les êtres qui volontairement ferment les yeux à l'idéal, et s'obstinent à ne pas lever la tête, de peur d'être éblouis par un peu de ciel.

JACQUELINE MABIT.

LES SONGES EN EQUILIBRE, par ANNE HEBERT

Editions de l'Arbre, Montréal.

L'an dernier paraissait en librairie un recueil de poèmes intitulé *Les Songes en équilibre*. Le livre n'a pas fait beaucoup de bruit. Ce n'était que la première manifestation d'un poète canadien véritable... Voici quelques réflexions écrites en marge de ce petit chef-d'oeuvre:

Au seuil des Songes, le lecteur est accueilli par une troupe de jeunes filles qui l'entourent dans une ronde joyeuse:

Petites filles
En robes à carreaux rouges,
A carreaux bleus,
Sans cesse je vous vois
Danser autour des javelles d'or.
Les javelles s'évaporent
Comme la poussière du blé,
Et les petites filles dansent encore
En robes à carreaux rouges,
A carreaux bleus.

Puis, les belles filles blondes éparses dans l'herbe haute où elles sont tombées l'une après l'autre de fatigue, mais toutes riant encore, c'est tout ce qu'il reste, après la danse, de la paroi dorée dont elles ont provisoirement environné le lecteur.

Mais, dans leur tourbillon, celui-ci a laissé les plis, les crasses de l'esprit, les soucis ordinaires, les vieilles habitudes, l'expérience stérile de la vie. Tous les murs à la fois qui le séparaient du monde sont tombés ! Car cette ronde, simple jeu apparemment, n'est rien moins qu'un rit magique, par lequel le poète purifie d'abord le lecteur, produisant en lui la catharsis, l'état de grâce nécessaire pour recevoir son message.

Quand le lecteur est redevenu l'enfant que la vie n'avait, jusque-là, réussi qu'à opprimer en lui-même, il entre dans le royaume enchanté d'Anne Hébert, en compagnie des jeunes danseuses. Celles-ci lui répètent tout bas, près de son coeur, ce qu'il lit tout haut. Elles sont la résonnance du poème. Ce qui fait que, bien que court, le poème se prolonge dans l'âme par la résonnance qu'il y éveille. La vraie longueur n'en est jamais le nombre des vers; elle se mesure par cette résonnance.

*
* *

Les mots d'origine populaire sont de petits chefs-d'oeuvre. Ce sont les premiers poèmes qu'a une langue. Ils évoquent des choses, des herbes, des animaux. Plusieurs d'entre eux sont de purs cris d'admiration. Tous sont beaux comme le monde qui les a inspirés. Ils constituent une anthologie, qui est la meilleure partie de chaque langue. Ce sont, par exemple, la plupart des mots français et anglais d'une seule syllabe, l'étoffe sans prix des vers de Shakespeare et de Racine. Le plus beau des vers, *Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon coeur*, n'en compte pas moins de quatre, deux par hémistiche, comme sur les plateaux d'une balance, ou encore semblables aux deux membres d'une équation...

Celui qui a dit sur la poésie tant de bonnes choses, par exemple, que *la poésie est faite de beaux détails*, se trompa beaucoup en pensant que les mots en question étaient le fait d'ignorants. On traite souvent les poètes d'ignorants. Parce que ceux-ci conservent précieusement leurs cinq sens, parce qu'ils goûtent les mots, les entendent, les hument, les caressent, on dit qu'ils s'en occupent trop au détriment du sens. Mais les savants, eux, n'ont que ce sens-là. Quand ils veulent former un nouveau mot, ils déforment le mot correspondant de la langue latine, tandis que les mots d'origine populaire en ont tous été traduits selon des règles. Par exemple, le peuple a toujours respecté l'accent latin; les savants, jamais, n'ayant pas d'oreilles. Que l'on compare entre autres les mots *frêle* et *fragile*, *naïf* et *natif*, *hôtel* et *hôpital*; les auteurs obscurs des mots n'étaient pas des ignorants. Ils ne séparaient pas comme nous faisons les mots des choses. De celles-ci, aussi, jouissaient-ils mieux que nous. Si, d'une part, nous connaissons plus de mots qu'eux, d'autre part, notre vocabulaire est vide, lège. Nous n'en tirons aucune joie; nous nous en servons seulement.

Les mots ont une sonorité, un parfum, une couleur, un éclat. Tout cela, les mots l'ont eu bien avant d'avoir un sens. Dans un fameux essai sur la parole et le silence, un savant espagnol, monsieur H. R. Romero Florès écrit: « Pour ce qui est de l'écriture, nous savions que, dans toutes les littératures connues, l'homme a commencé à versifier avant d'écrire de la prose. Aujourd'hui, des savants anthropologues affirment, en ce qui concerne le langage oral, que les primitifs emploient la parole pour chanter avant de s'en servir pour se faire comprendre de leurs semblables. » Ainsi, avant d'être signe, dénomination et expression, la parole est divertissement et objet esthétique. Mais nous ne sommes plus sensibles à tout cela.

Nous ne considérons plus les mots isolément. Nous ne les voyons plus que par pâtés. Si je dis: la pluie, tout court, on ne comprend rien,

on attend la suite, comme si la pluie n'existait pas par elle-même. Peu de gens maintenant aiment la pluie ! Loin le temps où l'on se dévêtait pour la recevoir ! Ce que l'on comprend, c'est, par exemple : la-pluie-va-bien-tôt-cesser-de-tomber. Pour que l'on goûte la pluie encore (et en même temps presque la chose elle-même,) il faut qu'un poète lui rende sa fraîcheur. C'est ainsi qu'il semble que l'on n'ait jamais entendu le mot pluie dont je viens de me servir d'exemple, avant de le retrouver dans un sonnet de Ronsard : *Mais battue ou de pluie ou d'excessive ardeur*, où il est mis avec tant d'art en valeur.

Où sont les images ?
 Les belles images colorées ?
 Le relief et la saveur
 Des choses ?

Le mot est l'image d'une chose. Peu à peu, l'on est venu à ne plus tenir compte que de l'image, qui devint l'idée. Celle-ci est si éloignée de la chose que l'on ne sait même plus que le mot idée veut dire image, Le philosophe serait bien surpris d'apprendre qu'ils parlent toujours de souffles, de pesées, de choix, de reflets, de goûts, etc. Comme les poètes, ils s'occupent d'images; seulement ces derniers l'ignorent. Même, on ne tient plus compte des idées, mais des groupes d'idées. Notons aussi que, depuis un siècle, l'adjectif prime sur le substantif. . . . En fait, le mot a aidé beaucoup la pensée en suppléant la considération des choses; l'esprit vole sur les mots. Cependant, à mesure que l'on s'éloigne des choses, à mesure que l'on devient plus abstrait au bénéfice de la pensée, qui ne retient des choses que ce qu'elles ont de commun à toutes, on perd la poésie des mots. Les mots se flétrissent comme des herbes sitôt qu'on les déracine.

Les mots devant d'abord conserver notre monde, nous ont permis de le désert.

C'est la tâche délicate du poète de renouer pour nous les mots aux choses. Pour cela, ils les retrouvent; ils les réinventent. Ainsi ils sauvent le trésor poétique de la langue. C'est eux qui sont les véritables conservateurs. Trop souvent on tombe dans l'erreur grossière de croire que le rôle de conserver est dévolu aux érudits, aux bibliothécaires. Conserver, c'est créer. Sans les poètes, nous ne goûterions pas notre langue; nous ne goûterions même plus les classiques sans les modernes.

Mais il ne suffit, certes, point aux poètes de *retrouver* les mots. Il faut encore qu'ils nous fassent partager leur joie. A cet effet, ils se servent de plusieurs moyens, dont le principal est le vers. Tous les moyens

tendent à rajeunir le vocabulaire et à perfectionner la langue. C'est cette dernière fonction qui fit dire à Voltaire que la meilleure langue est celle qui compte le plus de bons poètes. Les poètes lient davantage le son et le sens, la forme et le fond; d'une langue, pour dire comme Paul Valéry, ils font quelques applications parfaites. N'est-ce pas l'une de celles-là ces vers qui évoquent si bien un jour gris:

Le paysage est long,
A perte de vue,
Sous la pluie,
Perdu
Sous la pluie,
Sous la brume.

Anne Hébert est l'un de nos deux ou trois poètes véritables: Elle *retrouve* la poésie des mots; elle y ajoute. Enfin elle sait ce que c'est que faire les vers. Mais, me dira-t-on peut-être, ce ne sont pas là des vers; ils ne riment pas. En cela on se tromperait fort. La rime, absente de son oeuvre, n'est qu'une des nombreuses rencontres des sons et du sens dont le poète, d'instinct ou par l'étude la plus longue, sait nous charmer. Cependant, son vers n'est pas libre pour si peu. Qui dit vers, d'ailleurs, dit mesure. Seulement il y a plusieurs modèles de prosodies, la versification classique étant la plus complète parce qu'elle les contient toutes. Il est réservé aux plus grands d'employer toutes les ressources de la prosodie stricte pour atteindre à la liberté la plus grande, à l'expression totale. Aux autres, peu de moyens suffisent. Même, davantage les empêcherait. La poésie d'Anne Hébert ressemble à cette musique qu'elle chante dans les Songes:

Moins qu'une chanson,
Pas une voix,
Ni aucun air arrangé d'avance;
Un son frais
Qui coule tout seul
Comme le son d'une flûte
Qu'on aurait
Perdu en forêt
Et qui laisserait
Couler sa musique. . .

PIERRE BAILLARGEON.

La Médiation de Marie

par le Rév. Père François Barral, m.s.c.

Oeuvre incomparable de doctrine et de piété

appelée à multiplier les fruits
spirituels dans les âmes.

▼

L'Office Central
Catholique

MONTREAL

1251 Parc Lafontaine

FR. 6167

*... ne publie que des livres
... qui se vendent ! ...*

4000 exemplaires de:

"La Médiation de Marie"

*furent vendus
dans le mois de son édition*

265 pages, format 7 x 5 — 9 hors-textes

COUVERTURE DE LUXE EN
DEUX COULEURS

(valeur commerciale : \$1.25)

▼

PRIX de PROPAGANDE

Un exemplaire \$0.90 port en plus (10c)

Trois exemplaires . 2.40 " " " (20c)

Le seul but de cette publication est
d'intensifier la diffusion du culte de
Marie-Médiatrice, AU BENEFICE DES
OEUVRES MISSIONNAIRES DES
FRERES du SACRE-COEUR de JESUS.

Chaque famille chrétienne — biblio-
thèque paroissiale — communauté reli-
gieuse et tous les membres du clergé
s'applaudiront de posséder ce volume.

Secrétariat de la Province de QUÉBEC

Dans le but de conserver notre patrimoine artistique et le faire mieux connaître, le gouvernement de la Province de Québec poursuit, depuis quelques années, un inventaire de nos oeuvres d'art qui comprend actuellement plus de 2,500 dossiers classés par nom de lieux, environ 25,000 liasses de documents, près de 12,000 photographies et gravures et un nombre considérable de fiches de rappel. De plus, les enquêteurs du secrétariat de la Province ont réussi à sauver de la destruction et de l'oubli des oeuvres d'art qui, sans leur intervention, seraient aujourd'hui perdues pour la collectivité.

HECTOR PERRIER,
Secrétaire de la Province.

JEAN BRUCHESI,
Sous-secrétaire de la Province.

LES CHANSONS ET LES HEURES. Poèmes par Marie Noël. Edition nouvelle. Ouvrage réimprimé et distribué par la Librairie Granger Frères, Limitée, 54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal. — Beau volume in-12 de 200 pages. Prix \$1.00 (franco \$1.10)

Le chef-d'oeuvre de la grande poétesse de France. « La plus grande, ce n'est pas moi, c'est Marie Noël, » déclara un jour la célèbre comtesse de Noailles à l'un de ses admirateurs. Son génie est fait d'amour et d'humour. Sa fidélité s'accorde, par une sorte de prodige, à une irréductible et charmante indépendance. Grâce, fantaisie, émotion, science du rythme, tout fait de son oeuvre une mélodie à la fois câline et grave qui enchante. Qu'est-ce qu'elle dit ? Rien et tout. Elle raconte son âme de femme peureuse et hardie, douce et forte, rieuse et mélancolique qui jamais ne s'impose, jamais ne s'arrange, toute vive, spontanée, sincère, vraie. Oui, c'est la grâce suprême de cette oeuvre que la poésie et la vérité n'y fasse qu'un. Qu'elle chante sa confiance en Dieu ou son amour déçu, c'est la même candeur, la même franchise, l'absence totale de recherche, l'oubli de soi ; tout est d'une âme exquise, rien d'un littérateur.